

FIDEL CASTRO

RIEN NE POURRA FREINER LA MARCHÉ DE L'HISTOIRE

*Interview concédée à Jeffrey Elliot (professeur universitaire)
et à Mervyn M. Dymally (représentant de Californie)
sur de nombreux thèmes économiques, politiques et historiques*

(La Havane, 1985, Editora Política, pp. 19-80
traduit par Jacques-François Bonaldi)

Interview concédée les 27, 28 et 29 mars 1985. Les extraits correspondent au 27 mars.

[...]

MERVYN M. DYMALLY. *A quoi se doit, selon vous, que tant d'Américains aient une opinion si négative de Cuba et de Castro ?*

FIDEL CASTRO. Tout d'abord, il ne s'agit pas d'une attitude négative seulement contre Cuba et contre Castro, mais fondamentalement d'une attitude antisocialiste, antirévolutionnaire et anticomuniste. En fait, aux Etats-Unis, en Europe et dans d'autres parties du monde, on inculque depuis plus de cent ans ces sentiments anticomunistes aux masses, au peuple, par tous les moyens possibles; on allaite pratiquement les enfants de la doctrine anticomuniste. Cela se passait aussi dans notre pays, exactement comme aux Etats-Unis, une campagne incessante dans tous les journaux, dans les revues, par les livres, le cinéma, la télévision, la radio; tout allait dans ce sens, même les bandes dessinées pour enfants. Le but ? Inculquer les idées et les préjugés les plus hostiles au socialisme. Je veux parler bien entendu d'une révolution socialiste, et non du simple vocable de « socialisme », si utilisé et si galvaudé à notre époque que de nombreux partis bourgeois l'utilisent comme quelque chose d'élégant, pour tenter de vêtir d'un costume neuf le vieux capitalisme. Voilà la base sur laquelle se fondent ces sentiments anticubains et anti-Castro.

Je voudrais m'étendre un petit peu sur cette idée, sur ces explications.

Il ne fait pas de doute que les médias ont été utilisés et manipulés depuis vingt-six ans pour orchestrer cette campagne contre Cuba et pour répandre toutes sortes de mensonges sur notre pays. J'assume l'entière responsabilité, et je n'ai pas peur de le dire, de tout ce que j'ai fait durant ces vingt-six années. Je suis prêt, et je n'en ai pas peur, à discuter n'importe quel problème, n'importe quel thème, à débattre de n'importe quelle question relative à l'histoire de la révolution durant ces vingt-six années, mais, en fait, on devrait calculer un jour combien d'espace, combien de papier, combien de moyens on a utilisé contre Cuba. On vient même de terminer aux Etats-Unis un film qui rappelle les pires moments de la guerre froide et du maccarthysme, un film basé sur la fiction d'une invasion des Etats-Unis par des troupes soviétiques, nicaraguayennes, cubaines et afghanes, pour tuer des étudiants, des femmes et des enfants; Je ne l'ai pas vu, mais on me l'a raconté. Alors, vous pouvez imaginer le genre de propagande qu'on fait aux Etats-Unis contre ceux qui ne se résignent pas au système capitaliste !

Cela prouve aussi, en fait, que le peuple nord-américain est l'un des plus mal informés du monde, malgré les énormes ressources techniques dont il dispose et tous ses médias, et, je dois le dire avec regret, un des peuples qui possèdent l'éducation politique la plus déficiente et la plus mauvaise information au sujet des réalités du tiers monde, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique latine. Voilà sur quoi se fondent réellement ces sentiments contre Cuba et ces sentiments contre Castro, quoique ceux-ci ne me préoccupent pas autant que ceux-là.

Je tiens toutefois à dire en même temps qu'il existe aux Etats-Unis une grande minorité de personnes qui pensent, qui ont un bon niveau culturel et politique, qui savent, elles, ce qui se passe dans le monde, mais elles ne sont pas représentatives du citoyen moyen. J'ai aussi constaté que beaucoup de Nord-Américains ne se laissent pas entraîner par cette phobie, par ces préjugés et par ces sentiments anticubains, parce que j'ai la possibilité de converser avec beaucoup d'entre eux et de noter leur niveau de préparation et de rationalité politiques et le fait qu'ils ne nourrissent pas ces sentiments. Je peux en tout cas noter de la décence et de la bonne foi chez beaucoup de ceux qui sont désinformés.

J'ai l'occasion de converser avec des religieux nord-américains, protestants ou catholiques, avec des intellectuels, des scientifiques, des chercheurs, des médecins et, bien sûr, avec de nombreux représentants du peuple nord-américain, comme vous-même, ou comme la délégation qui a accompagné Jesse Jackson, et ils ne me donnent pas l'impression d'hommes bouffis de préjugés ou de sentiments anticubains, au contraire, il me semble les plus capables de s'entendre avec nous parce qu'ils sont conscients d'une bonne partie des injustices existant aux Etats-Unis. Bref, tout le monde n'est pas berné. Et puis, n'oublions pas ce qu'a dit Lincoln: « On peut tromper une partie du peuple tout le temps et tout le peuple une partie du temps, mais on ne peut pas tromper tout le peuple tout le temps. »

En outre, rappelez-vous : voilà vingt ans, on disait les pires choses de la Chine, on disait des choses terribles de Mao Tsê-tung, du communisme chinois, du péril rouge, du péril jaune. Les périls les plus inconcevables provenaient de Chine. La presse en disait tous les jours les pires choses. Or, ce n'est plus le cas. La presse n'est plus pleine d'articles, de publications, d'insultes contre le gouvernement chinois et la République populaire de Chine. Au contraire. Il existe d'excellentes relations diplomatiques, des investissements et des échanges commerciaux croissants, et cela n'a pas débuté avec la Chine de maintenant, mais avec la Chine de Mao Tsê-tung, à l'époque de la révolution culturelle, aux moments où l'on prêchait et où on appliquait une forme de communisme extrémiste. Les deux pays ont noué des relations diplomatiques, ont commencé des relations économiques, et il existe maintenant d'excellentes relations, des échanges de délégations culturelles et scientifiques, ainsi que des visites de personnalités. Reagan en personne a eu le plaisir de visiter la Chine, de monter sur la fameuse Muraille, de voir des sites historiques, de profiter de la nourriture chinoise. Des délégations militaires se rendent en Chine, à laquelle les Etats-Unis fournissent même des techniques et des armes. Voyez un peu comme tout a changé !

Et pourquoi ça ? Pouvez-vous me dire pourquoi ? Il existe même maintenant deux types de communisme : le mauvais et le bon. Nous les Cubains, sans contredit, on nous classe parmi les mauvais communistes, et moi, comme le prototype du mauvais communiste ! Oh, bien sûr, Mao Tsê-tung, on l'a maintenu longtemps dans cette catégorie. Eh bien, si passer de la catégorie de mauvais communiste à celle de bon communiste implique que nous cessions de dénoncer les choses qui nous apparaissent incorrectes, que nous cessions de soutenir les causes qui nous semblent justes, que nous rompions nos relations d'amitié avec les Soviétiques, que nous

devenions des antisoviétiques, s'il faut faire tout cela pour entrer dans la catégorie du bon communiste, acceptable et applaudi par les Etats-Unis, croyez bien que ça n'arrivera jamais !

Si, un beau jour, les Etats-Unis modifient leur politique cubaine et si l'opinion publique a la possibilité de connaître la vérité, il faudra bien alors qu'ils comprennent et acceptent que ni le peuple cubain ni Castro ne sont des opportunistes, des gens qui virent casaque, des gens qu'on peut acheter. S'ils deviennent un jour nos amis et savent apprécier la révolution et ceux qui ont lutté pour la rendre possible, il faudra que cela soit en respectant notre pays et en s'en faisant une idée digne, parce que, comme je l'ai dit aux législateurs qui m'ont rendu visite récemment, personne ne respecte celui qu'il achète.

JEFFREY ELLIOT. Monsieur le président, quand vous travaillez le soir très tard, seul, dans votre bureau, quand vous vous retrouvez seul avec vos pensées et que vous réfléchissez à l'état des relations entre les Etats-Unis et Cuba, ne vous demandez-vous pas parfois si toutes ces divisions, si tout ce conflit pourra un jour se résoudre? Existe-t-il pour vous des raisons d'espérer, en présagez-vous ?

FIDEL CASTRO. Je dirais tout d'abord que j'ai tant de choses à penser, plus urgentes, voire plus réalisables, qu'il me reste peu de temps pour réfléchir à ces choses-là. Mais je reconnais que c'est une bonne question, et de plus j'aime la façon dont vous l'avez posée, parce que, vrai, on a parfois l'impression qu'il y a dans ce monde des choses absurdes, incroyables et irréelles.

Je crois que oui, que ces différends peuvent cesser un jour, mais cela prendra du temps. Tenez, je vous ai cité l'exemple de la Chine : un beau jour, les Etats-Unis sont devenus plus réalistes, - je ne dirais pas qu'ils aient agi uniquement par opportunisme pour tirer parti des différends surgis entre la Chine et l'Union soviétique - mais parlons de davantage de réalisme. Cette même forme de réalisme dont ils ont fait preuve en mettant fin à la boucherie du Viet Nam, à cette guerre absurde, dénigrante pour eux, qui a duré si longtemps – parce qu'elle a duré trente ans, depuis l'époque de Dien Bien Phu, avant même Dien Bien Phu, avec leur participation directe ou indirecte – il a donc fallu trente années, des millions de tonnes de bombes, des millions de victimes, des dizaines de milliers de Nord-Américains tués, des centaines de milliers de Nord-Américains blessés, beaucoup d'entre eux traumatisés, avec de graves problèmes psychiques, pour que cette guerre prenne fin.

Je ne souhaiterais vraiment pas que ces choses-là arrivent en Amérique latine, et j'ai l'espoir que les Etats-Unis feront preuve un jour de réalisme dans leur conception et dans leurs idées au sujet des relations avec les peuples latino-américains. Oh, bien sûr, aucun de ces changements d'opinion n'est généralement le fruit d'un raisonnement, ou d'idées justes, ou d'analyses profondes. Malheureusement, ces changements d'idées se produisent d'ordinaire quand les problèmes surgissent, quand les crises surgissent, et voilà pourquoi vous vous mettez à parler, à expliquer, à raisonner, à essayer de faire comprendre qu'il existe des politiques erronées, qu'elles durent depuis déjà trop longtemps et qu'elles provoquent des crises.

Je suis convaincu que la politique des Etats-Unis vis-à-vis de l'Amérique latine, que cette vieille idée d'agir en propriétaires des pays du sous-continent, avec un mépris total à l'égard de leurs peuples, entrera inévitablement en crise. On constate même parfois ce mépris dans les discours, dans les choses banales, dans les anecdotes, dans les histoires qui courent, dans les toasts qu'on porte, dans les contacts avec des dirigeants latino-américains, et dans la simple existence d'une espèce de catalogue d'anecdotes, de faits historiques, de mots de tel ou tel collaborateur, de tel ou

tel assistant, parce qu'on estime – et voilà bien là le mépris – que quelques mots aimables et flatteurs pour un dirigeant, pour un pays, permettent de se dispenser de parler du cancer de la misère, de la pauvreté, du sous-développement, des besoins sociaux, économiques, sanitaires et de toutes sortes qui se sont accumulés dans le sous-continent et qui ne se règlent pas par des phrases aimables, ou par un grand discours bourré d'adjectifs ampoulés dédié au « brillant homme d'Etat, au courageux et vaillant homme d'Etat », et par de petites phrases aimables consacrées aux problèmes de ce sous-continent, aux nations de ce sous-continent. J'ai l'impression que quand ils sont arrivés ici, Colomb, Cortès, Pizarre et les conquistadores européens traitaient les Indiens pratiquement dans le même style et selon la même philosophie, qui n'excluait d'ailleurs pas la philosophie de troquer des verroteries pour de l'or. Il me semble que c'est ça la conception.

Je le note, je le touche du doigt, non quand on parle avec moi, parce qu'aucun visiteur nord-américain ne peut parler avec moi sur ce ton, et les visiteurs que je reçois sont généralement des gens différents, n'est-ce pas, mais quand j'observe la politique officielle des principales figures des Etats-Unis, des présidents des Etats-Unis dans leur relations avec l'Amérique latine : il est impossible de ne pas percevoir le mépris, la sous-estimation qu'ils ressentent pour ces peuples, qu'ils considèrent comme un mélange bizarre d'Espagnols orgueilleux et ignorants, de Noirs africains incultes et d'Indiens arriérés, un curieux et bizarre mélange de gens qui ne méritent pas le moindre égard ni le moindre respect. Je pense qu'un jour cette politique entrera en crise et je crois vraiment que ce moment est proche; cette politique de s'ingérer dans tous les pays latino-américains, de dicter des règles, de dire quel type de gouvernement ils doivent choisir, quels changements sociaux ils peuvent opérer ou pas, cette politique-là va entrer en crise et dans un avenir pas si éloigné.

La chance des Etats-Unis jusqu'à présent, c'est que ces problèmes ont surgi dans de petits pays, des pays isolés comme Cuba ou la Grenade, ou le Nicaragua en Amérique centrale. Là, ils peuvent encore se payer le luxe de parler d'invasions, d'interventions, de solutions de force, comme ils l'avaient déjà fait en 1965 contre un autre petit pays des Antilles, en République dominicaine, mais quand ces problèmes surgiront dans tout le sous-continent, dans n'importe quel pays grand ou moyen d'Amérique du Sud, alors, ils ne pourront plus les régler par des interventions, des sales guerres, des invasions, parce qu'ils courraient alors à la catastrophe.

Personne ne peut prédire que ces changements révolutionnaires aillent se produire en Amérique du Sud, mais personne ne peut prédire non plus qu'ils n'aillent pas se produire à tout moment dans un ou plusieurs pays importants. Il me semble que si on analyse objectivement la situation économique et sociale de ces pays, on ne peut avoir le moindre doute qu'elle est explosive et que, si on ne trouve pas de toute urgence des solutions à ces problèmes, plus d'une révolution va éclater en Amérique du Sud au moment où les Etats-Unis s'y attendront le moins, et ils ne pourront alors accuser personne d'avoir engendré ou provoqué ces révolutions-là.

C'est justement parce qu'il me semble voir avec une grande clarté ce qui va se produire que j'ai parlé de ces problèmes, en insistant auprès de tous les Nord-Américains que j'ai rencontrés, et cet effort peut avoir une certaine utilité s'il amène au moins quelques Nord-Américains à raisonner.

Si, quand les Etats-Unis allaient s'embarquer avec tant d'enthousiasme pour la guerre du Viet Nam, quelqu'un était parvenu à les persuader de ce qui allait se passer, il aurait sans aucun doute rendu un grand service au peuple nord-américain. On dit par exemple que si le *New York Times* avait publié ce qu'il savait du projet d'invasion de Playa Girón, il aurait rendu un grand service à

Kennedy et lui aurait évité cette erreur. C'est justement ce que je suis en train de faire à propos de l'Amérique centrale : quand je vois les Etats-Unis, ou plutôt le gouvernement des Etats-Unis – je ne peux pas parler du peuple, parce que 72 p. 100 est contraire à une intervention militaire en Amérique centrale – s'acheminer avec autant d'enthousiasme vers une intervention en Amérique centrale, je ne rends pas un si mauvais service au peuple nord-américain en le mettant en garde et en l'avertissant avec insistance des conséquences.

Je ne crois pas non plus rendre un si mauvais service au peuple nord-américain en insistant sur le fait qu'une situation vraiment explosive est en gestation en Amérique latine et que, quand cela arrivera – et cela arrivera assurément si on ne règle pas d'urgence des problèmes déterminés – les Etats-Unis vont devoir faire face à de sérieuses difficultés qu'ils ne pourront pas régler en recourant à la conception, aux idées et aux méthodes avec lesquelles ils ont traité historiquement les peuples latino-américains.

Je vais vous donner un exemple. Il existait aux Etats-Unis beaucoup de mépris, de minimisation, de sous-estimation envers le peuple cubain. C'était la colonie la plus sûre, la plus docile, la mieux endoctrinée des Etats-Unis ; on y considérait le peuple cubain comme un peuple sans esprit de travail, sans esprit patriotique, parfaitement éduqué dans l'anticommunisme, dans l'antisocialisme, parfaitement immunisé par son idéologie et sa culture à toute révolution. Or, les Etats-Unis n'auraient plus aucune raison aujourd'hui de sous-estimer le peuple cubain; je crois qu'en vingt-six ans celui-ci a prouvé ce dont un peuple latino-américain était capable, et que ce mélange d'Espagnols, d'Africains et d'Indiens possède plus de capacité politique, d'esprit d'organisation et de volonté de lutte que ce que les Etats-Unis auraient jamais pu imaginer.

Nous ne sommes pas différents des Centraméricains, des Sud-Américains ni des autres Latino-Américains, ni meilleurs. Pas du tout. Je crois qu'ils possèdent les mêmes qualités potentielles que nous, et peut-être plus que nous. Un beau jour, nous nous sommes rebellés et nous nous sommes décidés, malgré les risques et malgré le prix à payer, à suivre notre voie en toute indépendance et à opérer les changements sociaux.

Je dis donc que les problèmes latino-américains ne peuvent se régler par la force ou par les armes.

Je pense franchement que les Etats-Unis devront s'adapter à ces réalités, modifier leur conception, sans attendre nécessairement l'explosion, les cataclysmes sociaux et politiques pour traiter les pays latino-américains avec plus de respect et avec moins de mépris. Ce jour-là, quand ce changement de conception interviendra, les conditions commenceront à se créer pour des relations de compréhension et de respect, voire d'amitié, indépendamment des différences d'idéologie et de système social, entre les Etats-Unis et Cuba.

JEFFREY ELLIOT. Monsieur le président, tous les grands leaders doivent être des rêveurs, mais ils doivent être aussi pragmatiques. La paix et l'entente entre nos deux pays exigeraient somme toute qu'ils se réunissent, qu'ils conversent, qu'ils raisonnent et parviennent à un compromis. Après tout, chaque pays croit énergiquement en la légitimité morale de ses positions.

Je me demande donc si Cuba serait disposée ou si Cuba serait capable, à ce moment de l'histoire, de parvenir à ce compromis. Peut-être pas sur des questions essentielles, mais, mettons, sur des thèmes qui pourraient entraîner des progrès marquants sur des fronts encore plus importants.

Bref, serait-il possible que vous transigiez, que vous acceptiez un compromis et dans ce cas-là sur quels points seriez-vous disposés à transiger ?

FIDEL CASTRO. Vous me posez la question que je devrais me poser à moi-même : sur quelles choses importantes pourrions-nous tomber d'accord, quand on voit les conceptions que se font les Etats-Unis des problèmes du monde – dont nous faisons partie – et des problèmes de l'Amérique latine, quand on voit ces relations économiques véritablement insupportables entre les Etats-Unis et l'Amérique latine? Parce que les données, les nombres, les chiffres les plus élémentaires indiquent que ce sous-continent est soumis à un véritable pillage. Je peux le prouver, Et, tenez, je vais vous le prouver !

Du fait de la détérioration des termes de l'échange – autrement dit chute des prix des exportations latino-américaines et hausse de ceux de leurs importations des pays industrialisés – les peuples latino-américains ont reçu en 1984 22 p. 100 de moins de produits qu'en 1980 pour le même volume d'exportations, soit un manque à gagner de 20 milliards de dollars ; pour les intérêts excessifs, on leur a enlevé 10 milliards ; du fait de la fuite des capitaux et des devises, on leur a arraché 10 autres milliards ; à cause de la surévaluation du dollar, on leur a prêté par exemple un dollar qui valait 100 et on se fait rembourser un dollar qui vaut 135, exactement comme si vous me prêtiez un kilo d'or et que vous me fassiez rendre ensuite 1,35 kilo, plus les intérêts excessifs : j'ai fait un calcul très conservateur de ce que ce vol a représenté l'an dernier, et je suis arrivé au résultat de quelque 5 milliards de dollars. A ces quatre titres, on enlève actuellement à l'Amérique latine, chaque année, de façon abusive et arbitraire, 45 milliards de dollars.

Or, qui est responsable des taux d'intérêt élevés ? Les Etats-Unis et leur politique monétariste. Qui est responsable de la fuite des capitaux ? En grande partie, cette même politique nord-américaine des taux d'intérêt élevés et les autres facteurs mentionnés qui engendrent une inflation incontrôlable dans les économies des pays latino-américains. Qui est responsable de ce manque à gagner de 22 p. 100 dans le pouvoir d'achat des exportations latino-américaines ? Dans ce cas, je ne vais pas accuser seulement les Etats-Unis, c'est l'ensemble du monde capitaliste développé qui a imposé dans la pratique la loi de l'échange inégal et de la dégradation croissante des termes de l'échange.

Analysez donc ces termes de 1950 à 1985, et vous constaterez une chute constante du pouvoir d'achat des produits du tiers monde. Autrement dit, les produits que nous importons du monde industriel coûtent toujours plus cher, et ceux qu'exportent les pays du tiers monde ont un pouvoir d'achat toujours plus déclinant. On nous vend des articles toujours plus chers, fabriqués à partir de salaires de 1000 dollars ou plus, assortis de taux de profit élevés, pour nous acheter des produits fabriqués à partir de salaires de 80 ou 70 dollars. C'est une tendance historique, et les Etats-Unis ont une grande part de responsabilité en tant que pays industriel dominant de l'économie occidentale.

Si, pour être l'ami des Etats-Unis, il faut se clouer le bec et ne jamais parler de ces problèmes ; si les Etats-Unis s'estiment en droit d'intervenir à la Grenade, à Saint-Domingue, ou encore au Nicaragua et d'y mener une sale guerre, de renverser le gouvernement Arbenz au Guatemala, de renverser le gouvernement Allende au Chili, de promouvoir le renversement de Goulart au Brésil; si les Etats-Unis déclarent en outre, comme ils l'ont fait voilà quelques semaines, que le monde occidental doit être reconnaissant à Pinochet pour avoir renversé le gouvernement constitutionnel

élu par le peuple et doit se féliciter du renversement et de la mort d'Allende, un homme respecté dans le monde entier, se féliciter des fleuves de sang qui ont coulé depuis et des souffrances indicibles qu'a endurées le peuple chilien, alors, que devons-nous faire ? Fermer le bec et ne pas parler de ces choses-là, ne pas les dénoncer, tout simplement pour avoir de bonnes relations avec les Etats-Unis ? Il existe des problèmes économiques, et d'autres, politiques et moraux, très sérieux que nous estimons absolument de notre devoir de dénoncer aux Nations Unies, dans les organismes internationaux et partout.

Pouvons-nous par hasard arriver à des compromis sur ces points-là ? Je pense qu'il peut y avoir certains thèmes, différents aspects sur lesquels on peut parvenir à des compromis, mais sur ces questions essentielles, sur ces points clés, qui ont à voir avec des réalités que nous avons sous les yeux, alors, non, vraiment, il est impossible que nous transigions là-dessus. Je le répète, seuls des changements de conception feront disparaître ces choses-là. Comment l'assurer, et qui peut l'assurer ?

Vous me dites que chaque pays défend énergiquement les choses auxquelles il croit. Le hic est de savoir quel pays défend énergiquement des choses objectives, et lequel défend des choses subjectives ; lequel défend des choses justes et lequel des choses injustes, n'est-il pas vrai ?

Je comprends votre question, mais il faudrait vraiment chercher en quoi peuvent consister ces compromis que nous pourrions faire et ceux que les Etats-Unis pourraient faire. Mettons : le respect mutuel entre les deux pays ? C'est possible. Des relations de coexistence pacifique normales entre les deux Etats ? C'est possible. Des relations commerciales ? Possible. Des échanges culturels ? Aussi. En tout cas, il faudrait la volonté de chercher tous ces points possibles, il faudrait réellement se mettre à y penser.

Mais sur les choses mentionnées précédemment qui ont à mon avis une grande importance, qui sont des questions de principes, cela va être difficile. Il ne s'agit pas d'un esprit d'hostilité envers les Etats-Unis, – il n'existe pas, à plus forte raison contre le peuple nord-américain, et on peut noter dans les choses que je dis qu'elles ne sont pas inspirées par de l'hostilité – mon intérêt est qu'il existe une meilleure compréhension et qu'on puisse éviter de sérieux problèmes aux pays latino-américains et au peuple nord-américain lui-même.

MERVYIN M. DYMALLY. Je voudrais, avec votre permission, monsieur le président, changer de thème et vous poser quelques questions d'ordre personnel. Je vous garantis pourtant qu'elles ne sont pas superficielles.

Les Américains connaissent le révolutionnaire Fidel Castro, le leader cubain Fidel Castro, mais ils ne savent pas grand-chose de l'homme Fidel Castro, je veux dire à un plan plus intime. Qui est Fidel Castro ? Quelles sont ses motivations ? Qu'est-ce qui plaît ou ne plaît pas à Fidel Castro ?

FIDEL CASTRO. Il faudrait écrire tout un traité pour répondre à une question aussi vaste. Les motivations, pensez un peu ! (*Rires.*) Je vais tâcher de vous répondre.

Tout d'abord, ce qui n'est pas motivant. Les biens matériels et l'argent ne me motivent absolument pas. L'aspiration à la gloire, le renom, le prestige, pas plus. Je crois que ce sont en fait les idées qui me motivent.

Personne n'est le même de sa naissance à sa disparition de la terre. Je crois que l'homme ressemble, lui aussi, à un fleuve qui coule constamment. Quelqu'un a dit que personne ne se baigne deux fois dans le même fleuve, et c'est pareil pour la vie de l'homme. A la naissance, on agit par instinct, pratiquement comme un petit animal, jusqu'au moment où on commence à avoir les premières réactions affectives, les premières notions morales, à acquérir les premières connaissances du monde et des gens, une instruction ; on apprend à lire et à écrire, et on enrichit ses connaissances du monde environnant. Il y a une évolution constante, et même des changements constants chez l'homme, à partir du moment où on commence à acquérir des notions, des principes, une éthique, des sentiments ; on apprend beaucoup de ces choses-là à la maison, à l'école, par les professeurs; des idées, des notions, des valeurs qu'on inculque peu à peu à l'homme et dont beaucoup sont certainement très importantes.

Plus tard, l'homme commence à acquérir des idées politiques, à se former ses propres idées, comme résultat de ses analyses, de ses réflexions, de sa prise de conscience, et ce ne sont pas nécessairement celles qu'on lui a inculquées, beaucoup même peuvent être différentes.

Moi, par exemple, personne ne m'a inculqué mes idées politiques, j'y suis parvenu tout seul. J'ai été influencé, bien sûr, par des idées, des vues, des conceptions qui existaient déjà, mais c'est moi seul qui ai choisi, à partir de méditations, de réflexions, d'observations de la réalité et d'analyses de ce que beaucoup d'hommes ont fait et pensé. Je suis arrivé à mes propres idées après avoir tiré certaines conclusions, à des convictions qui dépassaient le cadre du milieu social, de l'origine de classe, de l'éducation reçue à l'école, de tout ce que je lisais et voyais dans la presse, au cinéma, partout. Je crois que tout cela contribue énormément à motiver l'homme, lui permet d'arriver à certaines conclusions, à certaines idées qui l'incitent à lutter, car il devient profondément convaincu de ce qu'il fait.

Évidemment, quand je revois ma vie à partir du moment où j'ai commencé à avoir des idées politiques, des idées révolutionnaires, je constate que celles-ci ont évolué ; les valeurs qui soutenaient ma lutte au début ont aussi évolué ; le degré d'engagement avec ces idées, l'intérêt pour ces idées, pareillement. Je crois que la lutte même, dans les conditions où j'ai dû la livrer, m'a stimulé. Vous y êtes lancé et, chaque année qui passe, vous vous sentez de plus en plus convaincu, de plus en plus engagé. Le désintéressement personnel, l'esprit de sacrifice peut augmenter d'année en année; les facteurs subjectifs, personnels, passent de plus en plus au second plan. Vous arrivez même à vous identifier tellement avec ce que vous faites que la question de l'orgueil personnel, de la vanité, toutes ces choses-là qui existent d'une façon ou d'une autre chez l'homme deviennent de moins en moins importantes.

Mais le contraire peut se passer, autrement dit que vous ayez de moins en moins d'intérêt pour ce que vous faites, que les facteurs subjectifs influent davantage; et la suffisance peut alors s'emparer de vous, vous vous faites l'idée que vous en savez plus que les autres, que vous êtes indispensable, irremplaçable, et vous en arrivez à tirer de la vanité de ce que vous êtes et de ce que vous faites.

Tout cela peut arriver. Heureusement, ce n'est pas mon cas, notamment sur ce dernier point, et je pense que ça se doit en partie au fait que je suis resté en garde contre tous ces facteurs, que j'ai peut-être développé une philosophie sur l'importance relative des hommes, sur la valeur relative des individus, que j'ai acquis la certitude que ce n'est pas l'individu qui fait l'histoire, mais les peuples, que j'ai acquis la conviction que personne ne peut s'attribuer les mérites de tout un peuple et de millions de personnes qui travaillent tous les jours, qui s'efforcent tous les jours, qui

produisent, qui défendent la révolution. Je suis pleinement conscient de tout cela, profondément convaincu de la vanité de toute recherche de gloire personnelle, et ces facteurs peuvent expliquer en quelque sorte mon attitude. Il y a une maxime, une idée, une phrase de Martí qui m'a produit une impression profonde et inoubliable, qui m'a appris quelque chose, qui m'a plu et que je n'ai jamais oubliée : « Toute la gloire du monde tient dans un grain de maïs. »

Il est vraiment réconfortant de sentir qu'on a évité ces risques. Y a-t-il une méthode quelconque pour remporter cette victoire sur soi-même ?

Je ne crois pas qu'il existe de techniques infaillibles, car l'être humain est très complexe. Moi, personnellement, le fait d'être toujours en garde, d'être critique, d'être rigoureux, d'être exigeant avec moi-même, d'essayer d'être toujours honnête avec moi-même m'a beaucoup aidé. Vous devez vous engager, vous consacrer à ce que vous faites, être passionné par ce que vous faites, être convaincu de la valeur de ce que vous faites.

JEFFREY ELLIOT. *La plupart des hommes, à un moment donné de leur vie, se remettent en cause, doutent d'eux-mêmes, se demandent s'ils ont assez de forces pour relever les défis qui leur sont lancés.*

La plupart des gens vous considèrent quelqu'un qui a une énorme confiance en soi, quelqu'un de très fort, de très décidé. Comme les autres hommes, ne vous remettez-vous pas en cause, ne doutez-vous pas parfois, ne vous demandez-vous pas si vous relevez les défis de la meilleure façon?

FIDEL CASTRO. A cette question de savoir si j'ai douté à un moment donné de ce que je faisais – je vais partir du moment où j'ai commencé mes activités politiques, révolutionnaires – je dois vous répondre en toute franchise que je ne me souviens jamais d'avoir perdu confiance, d'avoir douté. Je ne sais pas si c'est bon ou si c'est mauvais. Si ce que vous faites est objectivement mal, alors il est mauvais que vous ne doutiez jamais mais si ce que vous faites est objectivement correct, alors il est bon de ne pas avoir de doutes.

J'essaie de chercher une explication au fait de ne pas avoir eu de doutes. Dès que j'ai eu mes premières idées et que je me suis tracé une ligne de conduite et de lutte, j'ai toujours persévéré dans cette direction. Je dois admettre que l'orgueil a pu même, à un moment donné, influencer mon attitude face aux difficultés, face aux obstacles, et je me suis heurté à de très grands. Mais dès que j'ai eu des idées claires sur ce que je croyais devoir faire et une très grande confiance dans ces idées, j'ai toujours été encouragé, tout au long de ma vie, par le fait que les prémisses d'où je partais se réalisaient. Pour comprendre cela, il faut savoir qu'au début de la lutte contre Batista, je n'avais que des idées, je, n'avais pas un centavo, pas une arme, pas une organisation, et c'est en partant de prémisses données que j'ai commencé à agir.

Je ne crois pas que le succès soit la preuve que vous ayez raison. On dit très souvent : il avait raison, les faits l'ont prouvé. Or, nous aurions pu échouer, j'en suis convaincu, mais cela n'aurait pas prouvé que nous n'avions pas raison. Tout au long de cette lutte, c'est au hasard que nous avons dû parfois survivre; notre groupe aurait pu être éliminé à plus d'une reprise. Si cela était arrivé, cela n'aurait pas voulu dire que nous n'avions pas raison et que ce que nous faisons n'était pas correct. Heureusement, c'est le contraire qui est arrivé. Certains hommes ont raison à contre-temps, pour ainsi dire, ou contre des circonstances déterminées. Le hasard peut parfois faire que quelqu'un ne semble pas avoir raison, et ensuite d'autres hommes, en d'autres circonstances, à

d'autres époques et peut-être même avec plus de chance, prouvent que ce quelqu'un qui n'a pas eu de succès avait pourtant raison.

Tout ceci m'a appris que le succès ne prouve pas la justesse de ce qu'on fait; ce n'est pas le succès remporté qui me persuade que ce que j'ai fait était justement ce qu'il fallait faire. J'ai beaucoup d'évidences et de preuves qui indiquent que ces idées-là étaient correctes en soi, même si nous n'avions pas remporté la victoire. Nous nous sommes heurtés à des difficultés très graves, nous avons traversé des moments extrêmement difficiles, comme après le 26 juillet 1953. J'avais travaillé avec acharnement à la mise au point d'un plan pour attaquer la caserne Moncada, et des facteurs accidentels ont empêché le succès. Ensuite, il y a eu la prison, le recommencement, le retour à Cuba en 1956 dans les conditions que vous connaissez, de nouveau la désorganisation et la dispersion de nos forces. Des épreuves très dures.

Je me souviens – et ç'aurait pu être un moment de très grands doutes – que nous avons été attaqués par surprise et totalement dispersés. Cela a été dû à une erreur de notre part. Je ne parle pas de toute façon des causes éventuelles des difficultés, mais des idées, de l'état d'esprit. Je suis resté avec deux *compañeros*, à trois hommes et deux fusils. Je m'en souviens comme d'un jour très difficile, très dur, durant lequel les avions nous ont surpris et ne nous ont pas exterminés par miracle. Nous marchions dans des champs de canne qui commençaient à peine à pousser. J'ignorais alors de quelle visibilité bénéficie un avion de reconnaissance volant à 500 ou 800 mètres d'altitude ; j'en ai fait ensuite l'expérience : on peut même distinguer un oiseau par terre. Il faisait plein jour, nous étions encerclés et le coin était infesté de soldats. Soudain, les avions de combat sont apparus et nous ont attaqués directement. Nous nous sommes déplacés de quelques mètres, sous ce mitraillage intense, vers un champ de canne plus touffu, en nous dissimulant sous des feuilles sèches. Il fallait s'attendre à ce que les soldats ennemis apparaissent aussi d'un moment à l'autre, parce que l'avion de reconnaissance ne cessait de tourner en rond au-dessus de nous.

A cause de la tension et des efforts des jours précédents, je mourais de sommeil et j'étais absolument sûr que j'allais m'endormir sans faute, et je me revoyais arrêté par cette même armée quand elle m'avait surpris endormi à l'aube, sans sentinelle, sous la menace des fusils braqués sur ma poitrine, quelques jours après l'attaque de la Moncada. Je ne pouvais pas l'oublier, mais mon envie de dormir était irrésistible. J'allais m'endormir. Je n'avais pas de pistolet, mais un fusil à lunette, impossible à utiliser si j'étais surpris en plein sommeil. Alors, je me suis allongé de côté, j'ai mis le canon sous le menton, la crosse entre les jambes, j'ai enlevé le cran de sûreté et je me suis endormi profondément. Je crois que j'ai dormi environ cinq heures. Quand je me suis endormi, il était midi, et lorsque je me suis réveillé, le soleil était en train de se coucher. J'ignore si les soldats sont venus tout près pour connaître les résultats du mitraillage et chercher d'éventuels cadavres. Cette journée-là a été sans aucun doute la plus difficile.

Après ça, j'aurais pu penser : il est impossible de poursuivre la lutte dans ces conditions, je dois abandonner le pays et organiser une nouvelle expédition. Eh bien, pourtant, je me suis dit : oui, on a essuyé un revers, on nous a dispersés, mais l'idée est correcte, il faut aller de l'avant et gagner les montagnes. A ce moment-là, je n'avais que deux fusils pour poursuivre la lutte et j'ai décidé de persévérer, parce que j'étais convaincu que la conception était correcte, que l'idée était juste.

Quelques jours plus tard, je suis entré en contact avec d'autres *compañeros* dispersés. On a pu réunir sept fusils. Nous avons poursuivi notre route; en arrivant à la zone boisée de la Sierra

Maestra, j'ai dit : ça y est, nous avons gagné la guerre ! A ce moment-là, nous étions douze. Quelques années plus tard, certains des survivants s'en souvenaient encore et plaisantaient même au sujet de cet excès d'optimisme apparent. Et pourtant, j'étais convaincu de ce que j'avais dit.

Nous sommes passés par de dures épreuves, nous avons vécu des jours très difficiles, et nous y avons réchappé. Cette expérience particulière peut expliquer à mon avis que je n'ai jamais douté de ce que je faisais. Vous pouvez vous demander si vous avez fait les choses bien, mieux ou pire, si vous avez commis des erreurs, si vous auriez dû agir autrement à un moment donné, mais cela n'a rien à voir avec l'idée essentielle, avec l'objectif essentiel, avec la ligne correcte que vous êtes en train de suivre. Jusqu'à présent, je n'ai eu jamais ce genre de doute. J'ai l'espoir de ne pas en nourrir parce que je suis de plus en plus convaincu de ce que je fais. Je ne crois plus très possible d'avoir des doutes.

L'esprit critique, autocritique, ça en revanche, c'est autre chose: savoir si vous avez fait le maximum, si vous avez fait les choses du mieux possible, si chacune de vos décisions a été correcte, si vous avez été sévère avec vous-même, si vous analysez constamment ce que vous faites à chaque moment, si vous êtes rigoureux, dur avec vous-même, si vous vous sentez insatisfait de ce que vous avez fait.

Je passe parfois en revue les différentes étapes de la révolution, et je me dis avec étonnement: que j'étais inexpérimenté quand j'ai commencé à faire les choses, que j'étais ignorant quand je me suis engagé sur cette voie ! Vous analysez par exemple tout ce qui s'est passé depuis le triomphe de la révolution, vous comparez l'expérience que vous avez maintenant avec celle que vous aviez au début, et vous en restez étonné. C'est pareil avec la guerre. Lorsque vous vous rappelez ce que vous saviez au début et l'expérience que vous avez acquise à la fin, vous vous étonnez d'avoir entrepris cette tâche en étant si ignorant. Évidemment, il est bien plus difficile de faire une révolution sociale qu'une guerre, et l'apprentissage est bien plus long. J'avais des idées de base sur ce qu'il fallait faire, des idées, sans aucun doute, justes et correctes, mais aucune expérience et même pas un précédent de la manière de les mettre en pratique dans les conditions particulières d'un pays comme le nôtre.

Si vous me demandiez comment nous étions ces premières années, je vous dirais qu'il y avait en nous, comme il se peut que cela arrive dans toute révolution victorieuse, un certain esprit iconoclaste et aussi, même si nous ne nous en rendions absolument pas compte, des traits de suffisance et d'arrogance. Même si un révolutionnaire doit être toujours arrogant face à l'ennemi, nous l'étions parfois aussi avec les amis. Nous avions tendance à magnifier notre oeuvre par rapport à celle d'autres révolutions. Nous nous croyions capables d'interpréter les doctrines et les postulats du marxisme et du socialisme avec plus de perfection et de fidélité que personne, ce qui nous empêchait d'apprécier dûment les mérites historiques d'autres pays et d'autres partis révolutionnaires et les énormes obstacles qu'ils ont dû vaincre, nous amenait à sous-estimer l'expérience des autres. Nos appréciations critiques n'ont pas toujours été suffisamment sereines, réflexives et profondes. Cela pouvait même s'accompagner de certaines tendances idéalistes et de manifestations d'un phénomène très difficile à éliminer dans ce monde, à savoir un sentiment d'orgueil national exagéré.

Aujourd'hui, même si nous sommes assurément satisfaits de notre oeuvre et de l'apport de Cuba à la pratique et à la théorie révolutionnaires, nous avons une vision plus large et une appréciation plus profonde de la contribution immense d'autres révolutions.

Je crois honnêtement – et cela peut être à coup sûr un motif d'orgueil légitime – que nous avons surmonté depuis longtemps ces traits de suffisance, d'arrogance, d'idéalisme et même d'un certain chauvinisme qui auraient pu être présents au cours des premières années de la révolution.

Je crois que nous apprécions mieux non seulement les processus historiques, mais encore les hommes et les femmes qui mènent à bien la révolution à Cuba à nos côtés, leurs vertus, voire leurs limitations et leurs défauts.

J'éprouve une admiration croissante pour ce dont l'homme est capable, pour son énorme aptitude au sacrifice, à la solidarité et à la noblesse, et je comprends mieux aussi ses limitations humaines. Je crois que l'exercice d'une responsabilité et d'une autorité importantes pendant de longues années peut corrompre un homme, mais je crois aussi qu'il peut le rendre meilleur. J'ai essayé d'être chaque fois moins jaloux de ces attributions, de les partager toujours plus avec d'autres, de me considérer de moins en moins indispensable, de voir plus clairement, au cours de ma vie, la valeur relative des individus et le mérite immense de la légion de héros anonymes qui constituent le peuple.

Pour résumer ma réponse : des doutes ? Jamais. Une insatisfaction ? Constamment.

JEFFREY ELLIOT. Pourriez-vous préciser ce dernier point ? Pourquoi êtes-vous toujours insatisfait ?

FIDEL CASTRO. Peut-être à cause d'un certain purisme, je cherche toujours la perfection. Si vous êtes, par exemple, en train de réaliser un travail et que vous vous réunissez avec un groupe de *compañeros* en vue d'analyser un sujet déterminé, vous pouvez continuer après de penser à tous les arguments exposés. Si vous participez à un congrès et que vous devez intervenir à plusieurs reprises, au congrès des femmes par exemple qui vient de se tenir, ou aux sessions de l'Assemblée nationale du pouvoir populaire, où l'on aborde et on discute beaucoup de points, vous analysez ensuite chacun d'eux et vous vous demandez alors si vous auriez pu être un peu plus profond, utiliser de meilleurs arguments, et même si vous n'avez pas été un peu trop tranchant au cours du débat, si vous vous êtes exprimé sur le ton voulu, si vous n'avez pas risqué de blesser le *compañero* auquel vous avez répondu.

Si je dois faire une critique à un *compañero*, j'essaie tout d'abord de le protéger, d'éviter que la critique ne soit destructive, démoralisatrice pour lui, de faire en sorte qu'elle serve d'exemple aux autres, mais qu'elle engage et stimule en même temps celui qui en fait l'objet. Eh bien, même si je suis toujours très précautionneux, je doute chaque fois de l'avoir fait avec tous les égards requis et d'avoir atteint mon objectif.

Après chaque discours, je me demande toujours si j'ai apporté tous les éléments, toutes les données, et si l'ordre de mon exposé était le plus correct. Ça m'arrive aussi après chaque interview (*rires*).

Autre chose, quand je prononce un discours. Je dois parler parfois assez longuement car ma mission est d'essayer de persuader, d'argumenter, parfois d'insister, de réitérer et, en général, à la fin, je suis insatisfait. Après, quand je vois la transcription – puisque je parle d'abondance – j'ai souvent une meilleure impression que juste à la fin du discours.

J'accorde parfois des interviews comme celle-ci, et j'ai ensuite l'impression de n'avoir pas abordé tel ou tel thème avec suffisamment de cohérence et ce n'est qu'en lisant la transcription que je peux mieux apprécier les efforts que j'ai faits. Je me rends même compte, lorsque ce sont de longues interviews, qu'au fur et à mesure que le temps passe je deviens plus fluide, plus clair dans l'exposé des idées.

Ces exemples pour vous expliquer que vous devez analyser constamment chaque mot que vous dites, chaque question que vous soulevez, la façon dont vous le faites, le moment où vous le faites, bref analyser constamment ce que vous faites. C'est de là que vient l'insatisfaction dont je vous parlais, ce qui me semble très utile, très positif. C'est comme l'athlète. S'il fait une mauvaise performance, il doit se dire : cette fois-ci, j'ai raté, je dois faire mieux la prochaine fois. Et je crois que cela arrive à beaucoup de gens. De fameux écrivains, par exemple, n'ont jamais été satisfaits de leur oeuvre. Balzac, d'après ce que raconte Stefan Zweig, n'arrêtait pas de corriger et de recorriger les placards de ses romans, jusqu'à la dernière minute, malgré le besoin urgent qu'il avait, on le sait, d'être payé. Appliquez cette insatisfaction à tout ce que vous faites et vous aurez la formule que devraient suivre à mon avis les hommes politiques.

En tout cas, il faut être prévenu contre la complaisance, la gloriole. Il y a malheureusement des gens qui sont toujours contents, à qui ce qu'ils font semble toujours parfait, et ça, ça n'aide pas, et ça aide encore moins les hommes qui ont des responsabilités. La suffisance, la fatuité, l'intolérance, l'incompréhension se développent souvent chez ceux qui ont de l'autorité et du pouvoir. J'ai pu constater moi-même ce phénomène chez certains *compañeros* : vous investissez parfois quelqu'un d'une certaine autorité et vous constatez peu de temps après que son comportement change.

Pour conclure, bien que je sois toujours insatisfait, j'ai toujours en revanche beaucoup de confiance et de sécurité dans ce que je me propose d'exposer ou de faire.

MERVYIN M. DYMALLY. *Quelles sont à votre avis les qualités que doit réunir un homme pour être un grand leader ? Croyez-vous posséder ces qualités ?*

FIDEL CASTRO. Je crois posséder des qualités pour faire ce que je fais. A part ça, qu'est-ce qu'un grand leader, quelle idée se fait-on d'un grand leader ? Moïse était un grand leader, le Christ en était un. Je crois que Mahomet était un grand leader. Je parle de leaders spirituels, autrement dit de personnalités connues dans l'histoire comme des leaders, parce qu'ils ont fondé une doctrine et ont eu une foule de disciples. Au début, peu de gens les secondaient. On dit que le Christ, au début, n'avait que douze apôtres; plus tard, des millions de croyants l'ont suivi. C'était un leader spirituel, certes, tout comme Mahomet, mais un leader, incontestablement.

J'ai mon idée là-dessus. Ho Chi Minh a été un grand leader. Et pour moi, celui qui a réuni les plus extraordinaires conditions de leader politique et révolutionnaire, c'est bien évidemment Lénine.

Lincoln a été un leader, vraiment un grand leader. Bolívar en a été un, à la fois militaire et politique. Dans l'histoire de l'Amérique latine, il y en a beaucoup, qui ont dirigé leurs pays dans des conditions difficiles. En ce siècle, laissez-moi vous dire que Roosevelt a en été un, sans conteste, je veux parler du Roosevelt du *New Deal*.

Il y a eu des leaders religieux, politiques. Je crois que l'histoire de l'homme en est pleine, partout où il a existé une communauté humaine. Ce que l'on demande d'eux, les qualités qu'on exige d'eux, dépend toutefois de l'époque. A l'époque de Napoléon, semble-t-il, c'étaient des qualités militaires qu'on demandait des leaders; c'étaient les batailles, le prestige, la gloire qui importaient. La Révolution française est pleine de leaders notables. Il s'agit tantôt de l'habileté de guerroyer, tantôt de l'habileté de penser, de raisonner, tantôt de l'habileté de s'exprimer, de prononcer des discours, de persuader les autres, tantôt de la capacité d'action, tantôt encore de la capacité d'organisation. Bref, on ne peut parler de conditions modèles pour un leader.

Prenez de nos jours Jesse Jackson, qui a sans contredit des conditions de leader par sa capacité de communication, ses convictions profondes, son éthique, son courage. Dans le milieu aussi difficile où il se meut, les Etats-Unis, il fait montre de toutes les conditions d'un leader.

En d'autres termes, chaque époque, chaque société, chaque moment historique demande des qualités différentes. Il se peut que les conditions du leader de l'avenir soient différentes de celles qu'exigeait une étape révolutionnaire de lutte, que l'imagination et l'audace qu'il fallait à un moment donné ne soient plus aussi nécessaires. Peut-être faudra-t-il à un autre moment des gens plus froids, moins intuitifs, plus méthodiques, un autre type d'homme apte à diriger la société à une autre étape de son développement, même s'il faudra toujours une certaine dose d'esprit créateur et d'imagination. Si loin qu'elle aille, la société sera toujours susceptible d'être perfectionnée et modifiée.

Les qualités à un moment donné ne sont pas les mêmes que celles qu'exige un autre moment. Je parle de leaders sérieux, cela va de soi, pas de démagogues, de politiciens d'élections, parce que pour obtenir des voix, et parfois beaucoup, il suffit souvent d'être un bon démagogue, de s'entourer d'une bonne publicité, d'une bonne image de marque, il suffit même parfois d'une belle prestance. Et puis, la télévision, les conseils de spécialistes en publicité peuvent créer un leader. Je ne pense pas à ça, je pense aux hommes qui sont capables de générer des idées, de susciter la confiance, de conduire un processus, de conduire un peuple à des moments difficiles, voilà à quoi je pense. De toute façon, les caractéristiques diffèrent beaucoup d'une circonstance à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un peuple à l'autre.

Si vous m'interrogez au sujet des qualités d'un leader révolutionnaire, alors je pourrais m'étendre un petit peu là-dessus. Je pense qu'il faut une bonne dose de conviction, de passion dans ce qu'on fait, une grande confiance dans le peuple, aussi, de la ténacité, de la sérénité également, et même un grand sens de ses responsabilités, beaucoup d'identification avec ce qu'on fait et avec le peuple. Je crois qu'il faut aussi un peu de préparation, des idées claires. Ce sont là quelques éléments.

J'aimerais ajouter certaines choses au sujet de ma conception du leader révolutionnaire. Je crois qu'il faut un très grand sens de la solidarité humaine, un grand respect du peuple, ne pas considérer celui-ci comme un instrument, mais comme un acteur, comme le véritable protagoniste, comme l'objectif et le héros de la lutte. Bon, je ne veux pas dire que Ces qualités soient techniquement indispensables pour être un leader dans un processus de changements, autrement dit il peut exister un leader réunissant toutes les autres caractéristiques et considérant pourtant le peuple comme un instrument, comme un objectif, et non comme le principal protagoniste, le véritable héros. Cela peut arriver, en fait. Il s'agirait d'une appréciation de type moral plutôt que des caractéristiques intrinsèques d'un leader.

Il y a aussi des hommes capables de diriger des processus régressifs dans l'histoire. Mettons qu'Hitler a été un leader; techniquement il en était un, il réunissait des caractéristiques déterminées pour en être un, mais pas un leader révolutionnaire, cela va de soi, un leader fasciste, un leader réactionnaire, qui possédait une grande communication avec les masses, qui excitait les passions des gens, le ressentiment, la haine, qui en appelait aux bas instincts de l'homme et parvenait à entraîner les foules. Moralement, il n'avait absolument rien d'un leader.

Je pensais plutôt à des leaders révolutionnaires, aux caractéristiques qu'on exige d'un leader qui laisse des traces positives dans l'histoire. J'ai signalé l'exception quand j'ai mentionné le cas de l'Allemand, du démagogue, de l'individu capable dans des circonstances données et par certaines méthodes d'entraîner les gens à de mauvaises causes. J'aimerais qu'on exclue ce type de démagogue de l'idée que je me fais d'un leader.

Ah, autre chose ! Beaucoup de gens possèdent des qualités de leader, à mon avis : imaginer qu'elles abondent peu, qu'elles ne sont pas courantes est une erreur, une grossière erreur, j'en suis convaincu. Pour qu'un chef surgisse, il suffit qu'il en faille un.

Au cours des révolutions, on voit apparaître les leaders, on voit naître des masses une foule de personnes possédant de grandes conditions. Des dizaines de chefs militaires, par exemple, ont fait leur apparition durant les guerres d'indépendance de l'Amérique latine. Si nous prenons la Révolution française, une foule de leaders sont nés du sein des masses, des gens que personne ne connaissait la veille, capables brillants, d'excellents tribuns comme Danton et Mirabeau, de grands pamphlétaires comme Marat, des chefs politiques rigoureux et méthodiques comme Robespierre, tous aussi éphémères que dynamique et complexe a été cette révolution. Des colons nord-américains, sont aussi sortis de grands leaders qui ont conduit le peuple à l'indépendance. Bref, beaucoup de gens possèdent des conditions de leader ; le problème, c'est que les circonstances font que certains se distinguent plus que d'autres, et bien souvent ces circonstances sont fortuites, sont un peu le fruit du hasard. Tenez, prenez l'histoire des guerres d'indépendance : bien souvent; ceux qui organisent la lutte meurent, et on voit aussitôt surgir d'autres leaders dotés de grandes capacités. C'est pourquoi je soutiens que, pour que des chefs surgissent, il suffit qu'il n'y en ait pas auparavant.

Je me souviens de notre expérience pendant la guerre. Au début, après nos premiers succès, il n'y avait qu'une seule colonne de quatre-vingts à cent hommes, et vous passiez votre temps à vous battre avec chacun des responsables : la vigilance, la discipline, l'état d'alerte permanent, veiller à ce qu'on ne commette aucune négligence... Quand, plus tard, j'ai dû choisir certains des *compañeros* qui se distinguaient le plus et que je leur ai confié la responsabilité de diriger une nouvelle colonne, eh bien, c'étaient eux qui se chargeaient de la discipline et qui s'occupaient méticuleusement de tous les détails; si je leur confiais un champ d'action, ils se distinguaient considérablement. Autrement dit, c'est quand ils recevaient une mission importante et qu'ils assumaient des responsabilités que beaucoup de gens pouvaient démontrer toutes leurs capacités potentielles. Notre groupe était réduit, et pourtant beaucoup de chefs éminents en sont issus. Donc, pour que les possibilités potentielles d'un homme s'épanouissent, il suffit de lui confier des responsabilités.

Je vais vous donner d'autres exemples. Indira Gandhi a été une grande dirigeante, elle connaissait les problèmes de l'Inde, la psychologie de son peuple, les caractéristiques de son pays, et elle accomplissait sa tâche à merveille. Et pourtant, quel a été le facteur déterminant ? Tout

simplement, ses liens de parenté avec Nehru, qui lui ont offert sa chance. Le cas vient de se répéter avec Rajiv, dont il me semble qu'il assume ses fonctions, qui ne sont en rien faciles dans ce pays immense et complexe, avec beaucoup de sens de ses responsabilités. Et là aussi, l'occasion est venue des liens de parenté.

Ce que je veux dire par là, c'est que les qualités de leader ne sont pas exceptionnelles, il serait faux de le supposer. Aristote a dit – c'est lui qui l'a dit, n'est-ce pas ? – que l'homme était un animal politique. Eh bien, le génie politique est plus abondant que le génie artistique.

Il y a encore autre chose. Ce sont le moment historique et les conditions objectives – j'en suis convaincu et c'est facile à démontrer – qui déterminent l'apparition des leaders.

Je vais vous donner quelques exemples. Si Lincoln vivait aujourd'hui, il ne serait peut-être qu'un modeste fermier des Etats-Unis que personne ne connaîtrait ; pourtant, le moment où il a vécu, la société dans laquelle il a vécu, ont rendu possible un Lincoln. Si George Washington était né cinquante ans après l'indépendance, il serait peut-être un inconnu, et s'il avait vécu cinquante ans avant, pareil. Ce sont les conditions de ce moment historique qui ont fait un Washington. Un grand chef militaire comme Napoléon, par exemple, que serait-il advenu de lui s'il était né lui aussi cinquante ans avant ? Il ne serait peut-être jamais sorti de sa petite Corse. Si un homme aux capacités aussi exceptionnelles que Lénine était né au début du siècle passé, il serait ignoré par l'histoire.

En d'autres termes, je pense qu'il existe dans l'être humain, et massivement, de grandes capacités de dirigeant politique, mais ce qui a dû se passer des tas des fois, c'est que ces capacités n'aient pas pu s'épanouir parce que les hommes en question vivaient à une époque différente, dans des circonstances différentes. Je soutiens que là où il y a mille cadres, il existe beaucoup de leaders en puissance.

Prenez par exemple mon propre cas. Si je n'avais pas pu apprendre à lire et à écrire, quel rôle aurais-je pu jouer dans l'histoire de mon pays, dans la révolution ? Car il faut que vous sachiez que là où je suis né, les seuls garçons parmi des centaines d'autres à avoir eu la possibilité d'étudier au-delà des premières années d'école, ce sont mes frères et moi. Combien parmi ces centaines de garçons ne devaient pas avoir les mêmes conditions ou de meilleures conditions pour faire ce que j'ai fait, s'ils avaient eu la possibilité d'étudier ! Le premier facteur qui élimine beaucoup de gens capables et talentueux, c'est le facteur social, tout simplement parce qu'ils n'ont pas la moindre possibilité d'étudier.

Parmi les cent meilleures poésies de la langue espagnole, il y en une qui rappelle combien de fois le génie gît assoupi au fond de l'âme, attendant une voix qui lui dise : lève-toi et marche. Et c'est vrai, j'en suis profondément convaincu. Voilà pourquoi je ne crois pas qu'il faille des qualités absolument exceptionnelles pour être un leader, que ces valeurs se trouvent dans le peuple. La meilleure preuve en est notre révolution. Dans ce pays-ci, par exemple, il y avait des centaines, des milliers de personnalités : des dirigeants politiques, des ministres, des députés, des sénateurs, des maires, une foule de personnalités politiques et militaires connues et reconnues dans ce milieu social. La révolution arrive, et il n'en est plus resté une seule à exercer des fonctions publiques. Tous ceux qui ont pris en charge le pays ensuite, pratiquement tous, comme chefs politiques, comme chefs militaires, comme chefs administratifs, comme cadres à tous les niveaux, étaient des gens qu'absolument personne ne connaissait. Cinq ans, trois ans, deux ans avant la révolution, le

peuple ne connaissait pratiquement aucun de ceux qui ont pris ensuite le pays en charge, de modestes citoyens, des paysans, des ouvriers, des membres des professions libérales, des étudiants. J'admets, s'il fallait être rigoureusement juste, qu'une demi-douzaine de *compañeros* provenant du vieux parti communiste étaient connus nationalement, mais ils n'occupaient aucune fonction publique. A la tête de la société cubaine, il s'est opéré un bouleversement total, et les remplaçants étaient des gens issus du peuple. Oui, mais, depuis la victoire de la révolution, environ 200 000 personnes, hommes et femmes, ont terminé des études universitaires, des ingénieurs, des médecins, des économistes, des enseignants, bien mieux formés théoriquement, et des millions de personnes ont acquis une formation politique incomparablement supérieure...

Un jour, un *compañero* qui avait brillé durant la guerre a disparu au cours d'un accident d'avion. Quand j'en ai informé à la télévision, j'ai dit : « Dans le peuple, il y a beaucoup de Camilo ; beaucoup d'hommes comme lui sortiront du peuple. » Il vivait en Californie, il était revenu, il avait rejoint nos rangs au Mexique, il avait débarqué du *Granma*, il avait été du petit groupe qui était parvenu à survivre et il avait poursuivi la lutte. Au début, comment voyions-nous Camilo Cienfuegos ? Je vais vous dire : à l'époque, nous avions tous très faim, et lui, il avait un appétit vorace. Quand tout le monde avait fini de manger, s'il restait quelque chose, il était le premier à attendre le rabiote avec beaucoup de discipline. Bref, pour nous, c'était quelqu'un qui avait un appétit féroce. Et personne ne pouvait s'imaginer, quand les combats, quand les actions militaires ont commencé, les extraordinaires capacités militaires, politiques et révolutionnaires qui gisaient en lui.

C'est la même chose pour le Che. Le Che, comme on l'appelait parce qu'il était Argentin, était venu avec nous comme médecin. Qui aurait pu imaginer les qualités de soldat, de penseur révolutionnaire, l'étonnante intégrité morale qui vivaient en lui ? Le Che part de l'Argentine à peine terminées ses études de médecine, il arrive au Guatemala, il vit le renversement d'Arbenz, il se dirige à Mexico, et c'est là que je le connais. Voilà une autre preuve de ce que je disais : si nous n'avions pas coïncidé au Mexique, s'il avait été tué dans les premiers et difficiles moments, seuls quelques-uns d'entre nous l'auraient connu. Il aurait disparu avant que l'on sache qui il était vraiment.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Que les valeurs potentielles existent partout, et qu'il leur suffit de l'occasion favorable pour s'épanouir. Cela arrive aussi avec les figures militaires. Eisenhower, Patton, MacArthur, tous ceux qui sont devenus fameux aux Etats-Unis pendant la deuxième guerre, presque personne ne les aurait connus sans la grande conflagration mondiale. Sans elle, qui aurait appris dans le monde l'existence d'un de Gaulle ?

Il existe dans le cerveau et dans le cœur humains des capacités potentielles fabuleuses. On dit que l'homme n'emploie que de 5 à 6 p. 100 de ses capacités mentales. Des scientifiques font des recherches là-dessus. Personne n' imagine le genre d'ordinateur que l'homme a dans la tête.

Pourquoi est-ce que je dis tout cela ? Eh bien, parce que je constate, surtout en Occident, une énorme tendance à associer les événements historiques aux individus, selon la vieille théorie que l'homme fait l'histoire. Il existe aussi en Occident la tendance à voir dans le dirigeant de n'importe quel pays du tiers monde une espèce de caudillo, de penser selon un stéréotype : leader égale caudillo.

Je m'étonne de constater en Occident, qui est censément composé de sociétés cultivées, cette tendance si forte à associer événements historiques et individus, à magnifier le rôle des individus. Je peux m'en rendre compte dans mon cas : la Cuba de Castro, Castro a fait ceci, Castro a fait cela. Presque toutes les choses de ce pays semblent des choses de Castro, le travail de Castro, des perversités de Castro. Beaucoup en Occident ont ce genre de mentalité, qui est malheureusement assez généralisée. Cela me semble une approche erronée des événements politiques et historiques.

MERVYN M. DYMALLY. Estimez-vous avoir appris, avoir mûri depuis votre montée au pouvoir, depuis le triomphe de la Révolution ?

FIDEL CASTRO. Je vous l'ai dit, n'est-ce pas ? Je m'effraie presque de penser à mon ignorance au triomphe de la révolution, j'en suis sidéré. Oui, bien sûr, j'ai acquis de l'expérience, des connaissances, j'ai mûri, j'en suis absolument convaincu. J'ai commencé par vous dire que je m'étais débarrassé du subjectivisme et de la susceptibilité. Si vous me demandez si je suis meilleur, je vous répondrais que oui, que je suis meilleur, que je me sens bien meilleur dans tous les sens, même humainement. Je vous ai déjà dit qu'il existait au début une certaine tendance à la suffisance, à l'arrogance, moins de compréhension des problèmes des autres, voire de leurs erreurs.

JEFFREY ELLIOT. En tant que président, vous avez vécu pratiquement toute votre vie comme sous un microscope, sous l'oeil du public. Est-ce difficile de vivre dans cet aquarium comme un petit poisson, constamment observé à travers la vitre ?

FIDEL CASTRO. A vrai dire, je n'y pense jamais, je n'y fais même pas attention. Il y a peut-être quelque chose qui l'explique. Par exemple, je n'apparaissais presque jamais dans les journaux. Je peux réaliser une grande quantité d'activités pendant quinze jours, et que rien n'en transpire dans les journaux. Il existe en général dans tous les pays ce qu'on appelle un bureau de presse du pouvoir exécutif, de façon que tout ce que fait le président ou le premier ministre pendant la journée soit publié dans les journaux, apparaisse à la télévision, à la radio. Il se crée autour de ces gens-là une espèce de tour de verre, d'aquarium. Je ne me suis pas fabriqué cet aquarium. Je visite n'importe quelle usine, n'importe quelle école, n'importe quelle province, n'importe quelle localité du pays. Avant, certes, je faisais plus de tournées de ce genre, parce que j'avais plus de temps que maintenant. À mesure que nous nous sommes institutionnalisés et mieux organisés j'ai moins de liberté moins de temps pour me déplacer où je veux, mais quand j'arrive, il n'y a jamais de cérémonies protocolaires, de réceptions officielles comme cela se passe dans beaucoup de pays.

Quand il y a un meeting, pour le 26 juillet par exemple ou à une occasion importante, on l'annonce et je me rends au meeting. Je prononce en général un discours mais durant ces vingt-six années, toute ma vie, je suis allé partout sans cérémonies, sans protocole, sans publicité. Ce sont bien souvent les *compañeros* des endroits où je me rends qui insistent, sous prétexte qu'il serait utile qu'on sache que je suis allé là et je transige parfois et j'accepte qu'on en informe publiquement, parce que, selon eux, ça les stimule et c'est utile pour leur travail.

Je vais n'importe où, à une université, à une école, je me réunis avec beaucoup de personnes, cubaines et étrangères; et mon travail devient quelque chose de naturel. Il se peut que j'aille parfois à un endroit quelconque et que beaucoup de personnes se réunissent aussitôt. Tenez, combien de temps cela fait-il que je ne vais pas à un restaurant ? Pourquoi ? On vient d'inaugurer dans la Vieille Havane, qu'on est en train de retaper, un restaurant chinois, petit et accueillant, dans de vieux locaux. J'ai bien envie d'y aller, mais je redoute, si j'y vais, que tout un tas

d'habitants du quartier ne se réunissent, et je ne conçois pas être tranquillement en train de manger au second étage et qu'en bas, dans la rue, un grand nombre de personnes m'attendent. C'est vrai, ce sont les petits inconvénients de mon métier.

Mais j'ai moyen d'y échapper. Si je veux me reposer, si je veux être tranquille, je vais en mer, je vais sur une petite caye, n'importe où. Bref, cet aquarium, je ne me le suis pas créé et je ne l'ai pas admis, il n'existe pas pour moi. J'aimerais parfois aller à la plage qui me plaisait tant quand j'étais étudiant, mais si j'y vais, tout un tas de gens se réunissent. Je ne le fais qu'en passant, quand je visite ces lieux avec tel ou tel invité. Qu'y faire, je suis bien forcé de me résigner, non ? Si je souhaite aller en mer, je vais en haute mer. Sur la plate-forme insulaire, aux abords des côtes et des cayes, il y a des tas de fonds merveilleux, des poissons et des coraux, et je me suis accoutumé à ces endroits-là. Quand j'étais écolier, on ne concevait même pas ce sport de plonger en haute mer, et puis il existait le mythe des requins. Je suis maintenant convaincu qu'il s'agit d'une des formes de distraction les plus fabuleuses. Je me prive de certaines choses, c'est sûr, mais elles ne sont pas si nombreuses, et puis je m'y suis habitué. Alors, cette sensation d'aquarium, cette situation bizarre d'objet observé sous un microscope, de tour de verre, non, vraiment, je ne la ressens pas.

MERVYIN M. DYMALLY. *Estimez-vous que le peuple cubain vous aime ? Et si oui, pourquoi ?*

FIDEL CASTRO. Je crois que les sentiments du peuple sont des sentiments de familiarité, de confiance et de respect, autrement dit des relations très proches, très étroites.

Différents facteurs y contribuent, je crois. Notre population ne voit pas les dirigeants comme des personnages distants, intouchables.

Je me souviens comment c'était par le passé. Si quelqu'un connaissait un représentant, un maire, il le regardait comme un grand personnage. Rencontrer un chef d'État était quelque chose d'inouï, quelque chose d'étonnant, autrement dit on voyait les dirigeants, les fonctionnaires comme des gens très distants. Dans la révolution, ce phénomène n'existe pas, on ne me voit pas comme quelqu'un de distant, comme un demi-dieu.

Mon impression est qu'il s'agit d'une relation familiale. On me voit comme un voisin, comme quelqu'un de plus ; les gens ne se sentent pas écrasés par les charges, par les personnalités. Personne ne m'appelle même Castro. La confiance existe, bien entendu, la familiarité et le respect. Je crois que la confiance repose entre autres sur le fait que je n'ai jamais dit un seul mensonge au peuple. Les gens le savent. Pas seulement ceux de Cuba, mais aussi ceux de Miami. Ceux-là, bien sûr, n'éprouvent pas pour moi des sentiments de familiarité ou d'affection, mais la confiance existe pourtant et cela a été prouvé bien des fois. Si je dis : vous pouvez venir, ils viennent. Cela a été prouvé bien des fois, je le répète, au moment de Camarioca et plus tard au cours du fameux épisode de Mariel. Si on me demande : pouvons-nous venir chercher des membres de la famille ? et que je leur dise que oui, ils viennent tous, même les pires ennemis. Même s'il s'agit de gens qui ont des comptes à rendre à la révolution, même s'il s'agit de terroristes, ils savent qu'ils bénéficieront de garanties absolues, qu'il n'y aura pas de traquenard, de trahison, de déloyauté, que je suis comme l'Arabe du désert qui reçoit l'ennemi sous sa tente et qui ne regarde même pas par où il se retire. Ces gens de Miami quoi qu'ils en disent, connaissent les règles de la révolution et savent que quand la révolution donne sa parole, elle la tient.

Ceci se doit au fait, bien entendu, que je n'ai jamais proféré le moindre mensonge, jamais ! Cette tradition remonte à la guerre. Tout au long de celle-ci, toutes les informations que nous avons données sur les combats, sur les victimes, sur les armes récupérées, sur les munitions saisies, ont été rigoureusement exactes, nous n'inventons ni une balle de plus ni un fusil de plus. Cette habitude de la première colonne a été suivie par les autres. Quand ces dernières arrivaient au centre de l'île ou au nord de la province d'Orient, elles installaient un émetteur de radio et quand elles donnaient des nouvelles de leurs actions, je savais qu'elles étaient exactes. La guerre ne justifie pas le mensonge ni l'exagération au moment d'une victoire. Cela a été un facteur très important de notre révolution. Chaque fois qu'on discutait les conditions d'une reddition, les soldats et officiers ennemis de n'importe quelle unité encerclée étaient absolument certains que ces conditions seraient rigoureusement respectées.

Mais il existe d'autres facteurs qui expliquent mes rapports avec le peuple. De quoi est constituée l'immense majorité de notre population ? Tout d'abord, de travailleurs. Et ce ne sont pas les raisons qui leur manquent, aux ouvriers et aux paysans, aux travailleurs manuels et intellectuels de soutenir la révolution, ou aux femmes, qu'elles soient travailleuses ou ménagères et qui constituent la moitié de la population, ou aux Noirs. Aux étudiants et à la jeunesse en général, non plus, ce ne sont pas les raisons qui leur manquent de soutenir la révolution.

L'immense majorité de nos spécialistes se sont formés pendant la révolution. Prenez les enseignants : nous en avons par exemple 255 000, dont plus de 90 p. 100 ont été formés par la révolution. Nous avons un enseignant pour 11 élèves dans ce pays, en moyenne, y compris les professeurs universitaires et les instituteurs. Évidemment, dans le primaire, la proportion peut se monter à 1 pour 20, mais à l'Université, elle est bien inférieure. Nous comptons d'ores et déjà 20 500 médecins. Cette année, en septembre, 2 436 de plus vont achever leurs études, et 5 500 élèves entrent tous les ans dans les facultés de médecine, après avoir été sélectionnés selon leur vocation et leur dossier scolaire. Il existe une faculté de médecine dans chacune des quatorze provinces ; il n'existe pas un seul endroit de la nation où il n'y ait une école, il n'y a pas un seul enfant qui n'aille à l'école entre six et douze ans, sauf raisons de santé, et plus de 90 p. 100 y vont dans les âges de six à seize ans ; les écoles spéciales pour enfants qui ont des problèmes de la vue, de l'ouïe ou d'autres genres de difficultés, reçoivent 40 000 élèves, qui y font un apprentissage. Il n'existe aucun jeune qui ne puisse être scolarisé faute d'écoles secondaires ou techniques. Les services médicaux s'étendent à tout le pays. Il existe des possibilités d'emploi pour toute la population ; la culture et les sports se sont développés. Toute la population est organisée, tous les secteurs le sont. Les femmes se sont organisées dès les premières années pour lutter contre la discrimination et l'inégalité, et pour travailler au sein de la révolution à toutes les mesures destinées à assurer leur droit au travail, à l'égalité sociale et politique, à assurer la santé et l'éducation de leurs enfants comme un droit. Elles représentent aujourd'hui 53,8 p. 100 des techniciens du pays, et 37 p. 100 de la population active, un pourcentage supérieur à celui de n'importe quel autre pays latino-américain, et sans la moindre discrimination salariale. Les femmes participent d'une manière notable à la défense du pays. Des centaines de milliers font partie des milices des troupes territoriales ou participent aux différentes activités des troupes régulières. La Fédération des femmes cubaines compte 3 100 000 affiliées de plus de seize ans.

Tous les travailleurs du pays bénéficient de la sécurité sociale et de la retraite garantie. Tous les travailleurs de la production et des services sont bien sûr organisés, et les syndiqués se montent à près de trois millions. Tous les petits agriculteurs sont organisés dans leur association paysanne. Tous les habitants de quartiers sont organisés sur place, les hommes et les femmes, les travailleurs,

les ménagères, les retraités, les élèves et étudiants, soit plus de 80 p. 100 des adultes du pays. Ces organisations de masse sont une force gigantesque. Les lycéens et étudiants sont organisés, et à travers leurs associations et fédérations, ils mènent une activité incessante, s'occupant directement des choses qui les intéressent comme jeunes, étudiants et révolutionnaires. Les enfants sont aussi organisés, – ici tout le monde est organisé – et ils disposent de centaines de camps d'explorateurs, de palais de pionniers, de colonies de vacances, et ce sont eux-mêmes qui organisent une partie importante de leurs activités.

Par ailleurs, aucun paysan ne paie de rentes pour sa terre, et l'immense majorité de la population urbaine ne paie pas de loyer et est propriétaire de son logement. Aucun impôt ne grève le logement ou la propriété de la terre.

Pour comprendre le soutien du peuple à la révolution, sa confiance, son affection et son respect pour les dirigeants, il faut tenir compte de l'oeuvre de la révolution, de l'ensemble des problèmes sociaux, politiques, matériels, de toutes sortes, qui ont été résolus, alors que la population ne faisait jamais l'objet du moindre égard de la part des dirigeants. Et cette population se souvient encore du passé : le père, l'oncle, le grand-père s'en souviennent et en font part aux nouvelles générations. Il existe une nouvelle forme d'État, avec des cadres nouveaux, presque tous d'origine modeste. Dans les forces armées, tous les officiers proviennent des familles les plus modestes, d'ouvriers, de paysans, de travailleurs, de techniciens. Il faut tenir compte des progrès sociaux. Un demi-million de pensionnaires sont nourris, logés, blanchis gratuitement, et reçoivent des soins médicaux et dentaires gratuits. Un autre demi-million de demi-pensionnaires déjeune à l'école gratuitement. Le niveau de scolarisation minimum des travailleurs est celui de la fin du premier cycle du secondaire. Sur une population de 10 millions d'habitants, nous avons plus de 200 000 étudiants, dont environ 50 p. 100 sont des travailleurs. Les instituteurs font des études supérieures, à savoir la licence d'enseignement primaire, avec toutes les facilités pour travailler et étudier, et ils touchent un salaire à temps complet, les deux dernières années, pour se consacrer aux études.

Le travailleur a toutes les facilités pour étudier, pour se recycler. Pratiquement tous les travailleurs font des études, de quelque genre qu'elles soient. Ajoutez à tout cela les résultats des efforts consentis en matière de santé publique, une espérance de vie analogue à celle des Etats-Unis, de 73 à 74 ans, un taux de mortalité infantile qui n'est inférieur que de trois point à celui des Etats-Unis, à savoir 12 pour mille aux Etats-Unis et 15 pour mille à Cuba, un médecin pour 485 habitants, 35 000 infirmières, environ autant de techniciens brevetés de la santé. Dans ces deux secteurs, éducation et santé, il y a 600 000 travailleurs, dont plus de 350 000 enseignants, médecins et techniciens brevetés !

Les niveaux d'alimentation de Cuba sont parmi les premiers d'Amérique latine, avec une moyenne de 80 grammes de protéine et de 3 000 calories par jour, alors que nous n'avons pas les ressources agricoles de l'Argentine et d'autres pays latino-américains. Pas de mendicité, pas d'enfant abandonné dans les rues, ou perdu ou disparu – pas un seul cas – pas de prostitution, pas de jeux, pas de drogues, pratiquement pas de problèmes d'alcoolisme, car les boissons alcooliques coûtent relativement cher, et heureusement nous n'avons pas ce genre de problèmes qui est sérieux dans bien des pays. Nous avons éradiqué de nombreuses maladies et mis en place une médecine préventive systématique et efficace. Le dépistage précoce du cancer du sein ou du col de l'utérus chez la femme, par exemple, est l'une des tâches dont s'occupent l'organisation des femmes et les organisations de masse, ce qui contribue à sauver de nombreuses vies chaque année.

Je suis en train de vous signaler des facteurs, n'est-ce pas, qui expliquent pourquoi la révolution bénéficie de ce solide soutien. Si vous compariez cela avec ce qu'il y avait avant à Cuba ! Croyez-vous que le peuple n'apprécie pas tout ça ?

Nous occupons le premier rang parmi les pays du tiers monde en matière d'éducation, avant même plusieurs pays industrialisés ; le premier rang entre tous les pays du tiers monde en matière de santé publique, avec des indicateurs qui sont là aussi supérieurs à ceux de plusieurs pays industriels, et nous nous rapprochons à toute allure des premiers rangs du monde. En mortalité infantile, nous sommes parmi les quinze premiers. Tenez, nous avons trente hôpitaux pédiatriques, avec chacun une salle de soins intensifs dotée des appareils les plus modernes. N'importe quel enfant de ce pays peut disposer des appareils et bénéficier des soins que pourrait recevoir un Nord-Américain à la Mayo Brothers' Clinic aux Etats-Unis, avec un personnel spécialisé, des appareils dernier cri, et sans déboursier un sou.

L'électricité parvient à 85 p. 100 des foyers, et seuls les coins reculés de la campagne n'en disposent pas. Presque toutes les familles, dans les logements électrifiés, ont un téléviseur. La quasi-totalité des localités disposent de l'eau courante, du tout-à-l'égout, d'installations sportives. La révolution a diplômé 17 800 professeurs d'éducation physique et de sport, et environ 3 000 licenciés universitaires dans ces deux disciplines. Les enfants ont formé des dizaines de milliers de groupes artistiques et culturels, ainsi que les travailleurs avec leurs groupes d'amateurs. La pratique du sport est quasiment massive.

Laissez-moi vous signaler d'autres facteurs. Des milliers de bibliothèques ont été créées dans tout le pays. Toutes les communes disposent d'une salle de cinéma, d'un musée, d'une bibliothèque, jusqu'à un minimum de dix institutions culturelles, ce que nous appelons les « modules culturels ».

Aucun pays du tiers monde ne peut soutenir la comparaison avec Cuba. Nous sommes en train, par exemple, de mettre en place un nouveau service médical – sans parler du réseau de polycliniques, d'hôpitaux généraux et d'hôpitaux spécialisés – consistant à situer un médecin dans chaque école, dans chaque usine, un médecin et une infirmière communautaires pour environ 120 familles. Nous venons à peine de commencer, et nous avons déjà plus de 200 jeunes médecins diplômés travaillant selon ce système ; l'année prochaine nous en aurons 500 de plus, et dans quinze ans, nous disposerons de 25 000 médecins de la communauté. Cela n'existe dans aucun pays du monde, qu'il soit socialiste ou capitaliste, et nous appelons médecin de la famille celui qui travaille directement au sein de la communauté : il possède le dossier clinique de chaque habitant, il connaît tous les cas de risques cardiaques, de tension artérielle, de diabète, de problèmes respiratoires et autres. Il ne dispose pas seulement d'un local sur place, mais il fait périodiquement des consultations à domicile dans tous les cas de risque. Il fait courir les obèses, il fait marcher les personnes âgées. Nous diplômerons 50 000 médecins dans les quinze prochaines années. Plus de 1 500 de nos médecins prêtent service à l'étranger, en missions internationalistes, et nous en aurons, selon les calculs, environ 10 000 dans les quinze prochaines années.

Je vous ai signalé toute une série de facteurs – et pas tous, bien sûr ! je suis loin du compte – qui peuvent expliquer pourquoi la population s'identifie avec la révolution, pourquoi elle la soutient et reconnaît ce qu'elle a fait.

Les villes de province se sont transformées, des universités ont été ouvertes dans toutes les provinces, ainsi que des institutions culturelles et des usines.

Ajoutez à cela les facteurs moraux, qui sont puissants : le patriotisme, les sentiments de justice, d'égalité, de solidarité et de fraternité entre les êtres humains, l'accession profonde à la dignité de la part des hommes et des femmes du peuple qui incarne la révolution, les rêves futurs, les idées, les nouvelles valeurs, l'esprit internationaliste, le sens universel et historique des changements. L'homme ne vit pas que de pain, dit-on, et ce n'est pas seulement le progrès matériel et social qui explique la force d'une révolution.

N'allez pas imaginer que la révolution se maintient par la force, style Pinochet. Ici, on ne pourrait pas appliquer ces méthodes-là. Si la révolution ne bénéficiait pas du soutien de l'immense majorité de la population, elle ne pourrait pas se soutenir.

Notre armée et notre police ne sont pas formées en vue de la répression, à commencer parce que toute la population fait partie des forces armées. Si, à l'époque de la monarchie absolue, le roi pouvait dire : l'État, c'est moi, aujourd'hui n'importe quel citoyen de ce pays peut dire : l'État, c'est moi, parce qu'il fait partie prenante des forces armées, participe à la défense du pays, assure l'ordre public et a d'innombrables responsabilités productives, politiques et sociales. Bref, on ne peut saisir le phénomène de la révolution cubaine si on ne comprend pas que celle-ci se maintient grâce au soutien du peuple, et non par la force. Si un jour, je le répète, elle ne bénéficiait pas du soutien absolument majoritaire du peuple, elle ne pourrait plus se soutenir. Cette révolution ne peut se soutenir par la force.

MERVYN M. DYMALLY. *Avez-vous beaucoup d'amis intimes ? Qu'admirez-vous le plus chez les gens ?*

FIDEL CASTRO. Eh bien, j'ai beaucoup d'amis qui ne sont pas Cubains, que j'ai connus par différentes voies, fondamentalement politiques, des relations avec des gens qui sont des personnalités éminentes, des médecins, des écrivains, des cinéastes, des scientifiques. Des amis de l'extérieur, pour ainsi dire. En tout cas, mes amis dans la révolution sont réellement tous des *compañeros* révolutionnaires, tous ceux qui travaillent avec moi, tous ceux qui ont des responsabilités d'État importantes, tous les *compañeros* qui voyagent avec moi en voiture, ceux de la sécurité et ceux qui m'accompagnent partout, ceux qui pêchent en mer avec moi, ceux qui font la cuisine, ceux qui s'occupent de moi, tous ceux-là sont aussi mes amis.

Je n'ai pas ce qu'on appelle à proprement parler un cercle d'intimes, parce que celui-ci est bien plus large et que je n'ai pas l'habitude de me réunir avec un groupe de huit ou dix amis, toujours les mêmes. Je vais tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, indifféremment. Je vois certains plus fréquemment, je converse avec certains plus qu'avec d'autres pour des raisons de travail, c'est logique, mais je me suis efforcé d'éviter – parce que ce n'est pas une bonne habitude quand on a mes responsabilités – de cultiver un groupe d'amis, toujours les mêmes, de ceux que vous visitez par exemple tous les dimanches. J'ai beaucoup d'amis dans le cadre des relations de travail. Je constate que les autres *compañeros* peuvent agir autrement et qu'il existe en règle générale des cercles qui ont plus de relations. Je n'ai pas cette habitude, parce que vous commencez alors à avoir un groupe de personnes que l'on considère comme plus influentes parce que ce sont vos amis personnels et qu'ils peuvent vous faire part de leurs opinions, de leurs points de vue. Je me suis efforcé en réalité de ne pas tomber dans ce travers.

Heureusement, tous mes amis sont des révolutionnaires, et je ne pourrais pas concevoir qu'il en soit autrement. Je parle avec beaucoup de gens, des scientifiques, des médecins, des professeurs, des journalistes, des économistes, des sportifs, chaque fois que je peux, parce que j'en connais beaucoup personnellement. Le champ des personnes intéressantes, estimables, est si vaste que vous n'avez pas de raison de vous réfugier dans un groupe d'amis exclusifs. Évidemment, pour apprécier une personne, je commence par juger ses qualités révolutionnaires, son intégrité révolutionnaire, son dévouement à la révolution ; les caractéristiques personnelles viennent ensuite, le talent, un ensemble de choses, mais pour moi l'essentiel ce sont d'abord les qualités révolutionnaires de l'ami. Je vois dans tous les compatriotes révolutionnaires un *compañero* et un ami.

JEFFREY ELLIOT. *Estimez-vous que les personnes les plus proches de vous n'ont pas de mal à discuter d'un problème avec vous, à vous contredire ou à vous remettre en cause, ou les sentez-vous plutôt intimidées par votre position, ou par votre rôle ou par le halo qui vous entoure ? Pensez-vous qu'elles puissent être intimidées, ou alors que les gens discutent librement avec vous ?*

FIDEL CASTRO. Laissez-moi d'abord vous dire que de nombreux *compañeros* ont des responsabilités au sein de l'État et à la tête du parti, et qu'ils occupent une hiérarchie importante, pratiquement aussi importante que la mienne. En tout cas, les caractéristiques individuelles jouent un peu en ce sens. En général, presque tous viennent me voir avec beaucoup de confiance pour me faire part d'une inquiétude, soulever un problème ou n'importe quelle question. C'est la règle générale. Il peut y avoir bien sûr des exceptions, des gens qui viennent comme s'ils avaient peur de vous déranger ou comme s'ils n'aimaient pas soulever un problème, mais c'est l'exception, je le répète. Dans ces cas-là, je fais toujours de mon mieux pour faciliter la communication. En tout cas, ils ont tous la possibilité de le faire, le climat pour cela existe, et mes rapports avec les *compañeros* sont en général excellents. Mais puisque vous m'avez posé cette question, je peux vous dire qu'il y en a deux ou trois auxquels je cause le plus de tracas (*rires*).

Prenez par exemple le *compañero* Chomy, qui est là, à côté, le chef de ces bureaux. J'ai trois bureaux : un au Conseil d'État, un au parti et un autre qui réunit une équipe de *compañeros* travaillant très directement avec moi à de nombreuses questions, un groupe de vingt femmes et hommes, triés sur le volet pour leur capacité, leur expérience, leur modestie et leur sérieux, qui visitent de nombreux endroits du pays: usines, hôpitaux, écoles, sucreries, entreprises agricoles. Comme je n'ai pas beaucoup de possibilités de le faire personnellement, ces *compañeros* s'y rendent en mon nom, se réunissent avec l'administration, avec le dirigeant du parti, avec les syndicats, avec la jeunesse, visitent les cantines ouvrières, parlent avec les travailleurs, coopèrent à la solution de différents problèmes et établissent le cas échéant des coordinations avec d'autres lieux de travail et d'autres usines. Rien n'échappe à leur vigilance et ils se sont acquis à juste titre un grand prestige. J'ai un bureau consacré à ça,

Mais celui à qui je cause le plus de tracas, il est devant vous, je peux le certifier ! Parce que c'est avec lui que je discute le plus, à lui que je me plains le plus, de tout un tas de choses : s'il y a trop de papiers, si entre les papiers il y avait un document important qu'il a placé au milieu des autres au lieu de le mettre à part et que je n'ai lu qu'au bout de trois jours. C'est lui qui a la tâche ingrate de venir me montrer la liste de tous ceux que je dois recevoir ou qui demandent une interview, de me dire que tel ou tel ministre propose qu'on reçoive telle ou telle personne. C'est lui qui m'informe : celui-ci est arrivé, et cet autre aussi, on t'attend, celui-là s'en va demain. Et comme à mes yeux, pour une raison ou pour une autre, presque toutes les personnes sont importantes et

que le temps m'est compté, nous ne nous entendons jamais ! Alors, c'est bien lui auquel je cause le plus de tracas. En fin de compte, je dois bien pouvoir protester et me plaindre à quelqu'un, non !

Après, celui à qui je cause le plus de tracas, c'est le *compañero* qui s'occupe du bureau au parti, je le lui en cause, mais un peu moins, parce que les contacts journaliers ne sont pas aussi fréquents. A part ça, je ne cause de tracas à personne d'autre ! (*Rires.*)

MERVYIN M. DYMALLY. *Vous laissez-vous emporter par vos émotions, êtes-vous obsédé par ce que vous devez faire ou vous estimez-vous au contraire capable de vous relaxer ?*

FIDEL CASTRO. Laissez-moi vous dire : ce sont deux choses différentes. L'émotion est une chose. Il y a de l'émotion en tout, même dans une compétition sportive, dans un match de boxe ou de base-ball entre Cuba et les Etats-Unis, dans une assemblée, dans un meeting, à un congrès... Je m'émotionne même en conversant avec vous, par exemple, quand vous me soumettez à votre interrogatoire. L'émotion existe avec les visiteurs, c'est sûr. L'émotion existe, et l'intérêt pour des milliers de choses. L'émotion est une chose, l'obsession, une autre.

Ces jours-ci, précisément, c'est vous qui m'avez obsédé (*rires*). Chaque fois que je pensais que vous étiez à Cuba depuis vendredi, chaque fois que je pensais que je n'avais pas fini de faire certaines choses et que je devais pourtant vous rencontrer, que je vous avais promis de commencer tel jour et qu'après j'ai dû vous dire un autre jour, parce que j'étais vraiment fatigué, que vous, M. Dymally, vous étiez revenu à deux heures et demie du matin au terme d'une importante séance au Congrès, et qu'alors je suspens notre rencontre d'hier soir, et qu'on m'apprend que vous, professeur, vous protestiez énormément pour tout ça (*rires*), et alors je vous ai dit que j'allais vous rencontrer à six heures de l'après-midi et que le temps passait et que j'avais d'autres choses à faire, et que certains ambassadeurs m'avaient demandé une entrevue au dernier moment. En fin d'après-midi, j'étais vraiment angoissé: si je ne reçois pas les ambassadeurs, je fais tort aux relations internationales, ou alors ils ont peut-être quelque chose d'important à me communiquer, et puis d'autres *compañeros* demandaient à me voir de toute urgence. Bref, vous étiez devenus pour moi une véritable obsession.

D'ordinaire, cela ne m'arrive pas, parce que j'ai pour coutume de tenir mes promesses et de m'arranger pour m'en sortir, mais j'avais un travail à terminer, des documents à envoyer. Le journaliste mexicain était encore là, attendant une partie de la transcription de l'interview, et la nuit dernière et aujourd'hui, j'ai dû travailler à ça, à la révision des transcriptions, et vous, en train de m'attendre.

C'est tout à fait exceptionnel que je sois obsédé ou angoissé de la sorte. En fait, si je n'avais pas bon caractère, si je n'avais pas une certaine capacité de blaguer avec les autres et même avec moi-même, si je n'étais pas capable de me relaxer, je n'aurais pas pu résister à ce travail. Parce que je me pose aussi parfois la question : comment va ma pression, comment va mon cœur ? Comment ai-je pu résister tant d'années ?

Je vois certaines personnes, par exemple, et je sais qu'elles vont mourir jeunes. Je les vois angoissées, je les vois pleines d'amertume, je les vois tendues. Ce n'est pas mon cas. Je crois que l'un des facteurs qui m'ont permis de résister, c'est ma capacité d'abstraction, la bonne humeur, la capacité d'apprécier le côté sympathique, le côté comique et même le côté ridicule des choses

qui m'arrivent. Cela m'a aidé à résister. Je peux très bien attraper un livre et ne plus me souvenir de vous jusqu'au lendemain (*rires*). Alors, oui, je peux me relaxer, changer d'endroit, changer d'activité.

MERVYIN M. DYMALLY. *Aimez-vous la pêche ?*

FIDEL CASTRO. Oui, j'aime, mais nous ne parlions pas de ça, nous en étions aux capacités de s'abstraire ! (*Rires.*)

Je peux parfaitement m'abstraire. C'est la seule chose qui puisse expliquer que j'ai pu résister à un travail si intense pendant tant d'années. Je crois que le fait de faire des exercices, de manger modérément m'a beaucoup aidé. Et puis, aussi; la nature et même la chance.

JEFFREY ELLIOT. *A la différence de beaucoup d'autres dirigeants, monsieur le président, vous réalisez une grande partie de votre travail important tard dans la nuit. Comment parvenez-vous à maintenir votre vivacité d'esprit, votre clarté d'esprit, à vous concentrer intensément sur des questions d'État importantes si tard dans la nuit ?*

FIDEL CASTRO. N'allez pas croire que je travaille toujours comme ça. En fait, je passe mon temps à batailler pour normaliser mes heures de travail, j'y parviens et j'échoue à peu près avec la même constance ! Je vais vous donner un exemple. Tous ces jours où vous étiez ici, je me suis levé tôt, à sept heures du matin, parfois même à six heures et demie. Voilà pourquoi je n'ai pas travaillé jusqu'à l'aube tous ces jours-ci, parce qu'à minuit, je me disais : bon, laissons ça pour demain.

Ces derniers jours, je n'avais pas beaucoup dormi, mais hier j'ai dormi sept heures. Aujourd'hui, je me suis réveillé à huit heures du matin. Comme hier je m'étais libéré de vous – puisque nous avons renvoyé l'interview à aujourd'hui afin que Dymally, qui était rentré à l'aube, soit présent – j'ai commencé tôt, et je me suis même payé le luxe de faire différentes choses ; je suis allé voir une délégation étrangère qui repartait et j'ai conversé avec elle, mais j'étais au lit à une heure du matin et ce matin j'étais debout à huit heures. Je me suis mis aussitôt au travail, bien sûr, sur les documents et, toutes ces choses-là, jusqu'au déjeuner. J'ai continué de travailler presque toute l'après-midi, je ne suis pas venu au bureau, ici, en pensant à vous (*rires*), en pensant à l'esclavage dans lequel j'étais tombé ces jours-ci. Mais, je le répète, cela ne m'arrive pas tous les jours. Je pense pouvoir normaliser les choses bientôt, au début de la semaine prochaine. Aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé, surtout pour essayer de m'acquitter de ma dette envers le Mexicain dont je n'avais transcrit et révisé qu'une partie de l'interview.

Un jour comme celui-ci tout mon programme s'effondre, se déstabilise, et cela m'arrive assez fréquemment, surtout à cause des visiteurs qui partent le jour suivant. Je vais vous expliquer: beaucoup de visiteurs passent par ici, des ministres des relations extérieures, des représentants de partis, une foule de gens qui réclament et méritent mon attention. Je sais très bien que n'importe quel gouvernement aime que ses représentants et envoyés soient reçus du mieux possible. Et plus le pays est petit, et plus je mets mon point d'honneur à recevoir ses délégations. Quand elles arrivent, on leur prépare un programme : le premier jour, telles et telles activités, telle ou telle réunion avec des organismes et des dirigeants, puis une visite à Santiago de Cuba, repos à Varadero, etc. Et alors je dis: je veux voir le visiteur aujourd'hui si possible, ou demain à telle heure, et on me répond: il est à Santiago, ou alors à Varadero, ou encore en Pinar del Río. Ainsi,

quand je souhaite le voir, il n'est pas disponible, parce que je ne veux pas non plus me soumettre à l'esclavage de trop d'engagements, parce que beaucoup de gens visitent notre pays. Je préfère bien souvent conserver ma liberté de le faire, si possible sans m'engager, sauf s'il s'agit de mes invités ou s'il y a un engagement préalable.

Si je fixais un jour, une date, une heure exacte à chaque visiteur qui demande une interview par l'intermédiaire du *compañero* Chomy, du parti, du ministère des Relations extérieures, du Comité exécutif, par toutes les voies possibles, ce serait une bien trop grande quantité de demandes d'entrevues, sans parler de celles qui surgissent à l'improviste, quand apparaît un envoyé de tel endroit ou de tel autre que je dois impérieusement voir. Ce serait pour moi un trop grand esclavage. J'aime arriver à l'heure et tenir mes promesses. Je n'aime pas les rencontres purement protocolaires, c'est perdre son temps. Je préfère discuter de questions qui intéressent les visiteurs, sans avoir à consulter constamment ma montre devant eux. Je n'aime pas non plus entraver leurs programmes d'activités, je préfère savoir seulement où ils sont et à quel moment ils sont disponibles pour les recevoir quand je peux. Ça a bien sûr ses inconvénients. Bien souvent, après leur visite en province, ils reviennent à La Havane et on me dit alors : le ministre Untel part demain, le visiteur Untel s'en va demain, et alors, dans ces cas, en règle générale, je suis contraint de les rencontrer le soir, tard. C'est un fait, mais personne ne désorganise ma vie autant que les interviewers et les journalistes.

Bien sûr, il me semble que c'est la coutume, l'entraînement qui me permet de résister de longues heures de travail. Je suis comme les coureurs de fond, je conserve toujours un finish.

MERVYIN M. DYMALLY. *Avez-vous parfois pensé au mariage, à une famille, à la retraite ?*

FIDEL CASTRO. *C'est donc ça la question dont vous discutiez tant ! (Rires.)*

JEFFREY ELLIOT. *Non, non, ce n'est pas ça. Dymally n'aimait pas que je la pose, alors je lui ai demandé de la poser.*

FIDEL CASTRO. *Oui, je comprends. Je ne vais rien vous dire là-dessus, ou pas grand-chose (rires).*

J'ai toujours été très allergique à la chronique sociale, à la publicité sur la vie privée des hommes publics. Cela fait partie des quelques rares choses intimes qui vous restent. Vous me parliez de l'aquarium, de la tour de verre. Vous n'avez pas grand-chose qui échappe en fait à la constante observation dont vous parliez, et l'une d'elles est la vie privée. Voilà pourquoi je reste discret là-dessus. Un jour, on saura ces choses-là que vous voulez savoir, un jour, mais ce ne sera pas avec ma collaboration. Je peux vous dire que ma vie privée va parfaitement bien, que je n'ai aucun problème.

JEFFREY ELLIOT. *On vous connaît, monsieur le président, comme un maître de la communication...*

FIDEL CASTRO. *De quelle communication?*

JEFFREY ELLIOT. *De la communication orale, de l'art oratoire.*

FIDEL CASTRO. Avec le public ?

JEFFREY ELLIOT. Oui.

FIDEL CASTRO. Non, j'ai un grand concurrent, Reagan ! (*Rires.*)

JEFFREY ELLIOT. *Est-ce que ça vous a toujours été facile de vous adresser à un auditoire, vous sentez-vous relaxé quand vous parlez en public ? Est-ce un don inné ou l'avez-vous développé au fil des années ?*

FIDEL CASTRO. Si je vous le dis, vous n'allez pas me croire, et pourtant j'ai le trac. Chaque fois que je dois parler en public, c'est pour moi un moment de tension, par exemple, à des meetings de masse, à la clôture d'un congrès du parti, ou d'un congrès des organisations de masse, de femmes, de travailleurs, ou à une réunion internationale, un congrès de médecins, de techniciens. Chaque fois que je dois prononcer un discours, aborder des questions complexes, c'est pour moi un moment de tension. Bref, je n'éprouve aucun plaisir à prononcer un discours, je conçois cela plutôt comme un devoir, une tâche délicate, un objectif à réaliser, un message, une idée, des sentiments à transmettre, et je sens le poids de la responsabilité qu'implique ce que je dois dire. Je ne conçois pas de parler si je n'ai rien à dire, et je n'ai pas la coutume de répéter mes discours. Je n'aime même pas répéter des phrases, ça me semble ennuyeux. En tout cas, moi, ça m'ennuie.

Si je dois aller à une session de l'Assemblée nationale, qui dure plusieurs jours, ou alors à un congrès d'ouvriers, de paysans, de femmes, de jeunes, au cours duquel je peux intervenir à plusieurs reprises, discuter des problèmes devant cinq cents, huit cents, mille personnes, ou dans des réunions plus restreintes du Comité central, par exemple, eh bien, dans ces cas-là où je peux intervenir plus fréquemment, je parle plus normalement, je me sens moins tendu. Voilà à peu près mes réactions devant ce genre d'activité. Mais j'ai toujours aussi une grande confiance, une grande décision et beaucoup de sécurité dans ma capacité de le faire quand je monte à la tribune, et je m'assure d'être bien informé du thème en question. Chaque fois, je possède les idées de base, une espèce de petit scénario mental des idées essentielles, à peu près dans l'ordre où je vais les exposer. En tout cas, la mise au point, le développement des idées, les mots, les phrases, les formes d'expression surgissent au cours de mon intervention.

Les gens préfèrent cela à un discours écrit. Je dois parfois écrire mes discours, dans des réunions internationales, aux Nations Unies, au Mouvement des pays non alignés, pour la bonne raison que le discours doit être interprété sur-le-champ en plusieurs langues si l'on veut assurer un minimum de fidélité à la traduction et protéger les nerfs des interprètes simultanés, dont j'admire le travail. Parfois aussi, à l'occasion d'une réunion historique très importante dans le pays, ou au cours d'une intervention où il faut utiliser de nombreuses données, je prépare un discours écrit, mais, pour une raison ou pour une autre, les gens aiment mieux que les discours ne soient pas écrits, parce qu'ils préfèrent, je pense, la lutte d'un homme, l'effort d'un homme pour mettre au clair ses idées.

Quand l'auditoire sait que quelqu'un est en train de faire un grand effort mental pour mettre au clair des idées qu'il devine presque d'avance et qu'il suit de près, il le préfère parfois à un discours écrit qui sera toujours plus froid parce qu'enfant de l'inspiration abstraite. L'auditoire aime assister à l'accouchement des arguments et des idées. Tout ceci m'a conduit, quand j'ai besoin d'une grande quantité de chiffres sur l'éducation, sur la santé publique, sur l'économie ou sur d'autres

thèmes, à m'efforcer de les mémoriser et de me passer d'un texte écrit. Quand je parle, rai parfois quatre-vingts ou cent chiffres en tête.

Je me souviens d'une réunion internationale de pédiatrie qui s'est tenue récemment. Je devais parler à l'ouverture, donner des chiffres sur la mortalité infantile sur différentes maladies, à différentes étapes de la révolution, sur les décès dus à la rougeole, aux problèmes respiratoires, au tétanos, à la gastro-entérite au cours des années des chiffres exacts, parfois même avec des fractions, une foule de chiffres, et je les avais à la mémoire. Comment ? Très simple. Si vous me donnez à retenir un numéro de téléphone, vous pouvez être à peu près sûrs que je vais l'oublier parce que sauf une raison spéciale, je retiens mal les téléphones. Ah, mais si vous me donnez des chiffres économiques, je les écoute ou je les lis une seule fois, et je ne les oublie plus ; des chiffres sur la santé publique, sur l'éducation, sur des programmes de développement économique ou social, n'importe quel chiffre, même scientifique, sur un thème qui m'intéresse spécialement, et je ne les oublie pas. Je les lis une seule fois, peut-être deux, je me les répète peut-être mentalement à un moment donné, le papier en main pour vérifier si je n'en oublie aucun, puis après sans papier et je les retiens tous. Bref, ça ne me demande pas un effort spécial, parce que le thème m'intéresse et que je le domine. Si je devais mémoriser les données d'un thème que je ne maîtrise pas, vous pouvez être sûrs que je les oublierai. Par ailleurs, je n'essaie jamais d'expliquer quelque chose que je ne comprends pas clairement, que je ne domine pas vraiment.

Il y a des choses plus difficiles à retenir, et je vais vous donner un exemple : vous devez signaler les facteurs qui ont permis d'aboutir à un résultat donné, peut-être quinze, seize ou dix-sept facteurs, et les exposer dans l'ordre correct, et ça, c'est déjà plus difficile à manipuler mentalement que les chiffres. Si vous ne voulez pas rédiger un discours et que vous êtes contraint de faire une analyse de ce genre et de signaler par exemple, parce qu'il s'agit d'un congrès scientifique, les dix-sept facteurs en question, alors vous devez faire un plus grand effort. Moi, dans ce cas-là, je m'appuie sur les idées de base du thème, avec lesquelles je suis d'ordinaire familiarisé, je réfléchis sur elles, j'essaie de m'en souvenir, je les répète mentalement dans l'ordre que j'estime correct et, comme ça, je peux m'en sortir. Cela évite un discours écrit, ou l'obligation d'avoir un document avec des données, ça me fait aussi gagner du temps, qui m'est en général compté, mais j'avoue que ça me coûte un plus grand effort, surtout quand il ne s'agit pas d'un simple groupe de facteurs, mais de plusieurs. Vous devez alors les signaler clairement selon un ordre prioritaire, par groupe, et chaque élément dans son groupe, toujours associés à des idées clés. Mais si je domine le sujet, si je suis intéressé par la question, si j'ai réfléchi sur elle, alors, je peux parfaitement le faire. Ça me serait impossible si je ne dominais pas le thème, si la question ne m'intéressait pas profondément. Toutefois, s'il s'agit d'une réunion solennelle, j'écris le discours, même si ça ne me plaît pas, ou je le dicte, et surtout je le rédige sur un calepin en lettres minuscules, le jour ou la nuit, ou au petit matin, quand j'ai achevé mes activités normales, et je le dicte aux sténodactylos. Le travail de révision est parfois plus compliqué, parce qu'on a omis ou changé un mot dans la transcription, ou alors parfois un petit détail vous a peut-être échappé à la lecture rapide de la copie, et vous vous en apercevez juste au moment où vous êtes à la tribune en train de prononcer le discours. Ça ne rate jamais ! Le seul avantage du discours écrit, c'est qu'il élimine la tension et que vous dormez tranquille la veille ; vous l'avez déjà rédigé, vous vous levez de votre siège, vous le prononcez. Dans ce cas-là, il n'y a pas d'accouchement d'idées. Dans le cas contraire, vous êtes soumis à la tension des idées, qui bouillonnent dans votre esprit, à la pression de l'épreuve, c'est un peu comme le moment d'un examen ou d'un combat. Je possède généralement les idées clés, cinq ou six idées essentielles, mais aussi un objectif central, et je les développe. Et plus je parle et

plus me viennent de nouvelles idées et de nouveaux arguments. Les idées coulent mieux quand le discours est éminemment politique, historique, révolutionnaire, émotionnel.

J'ai pu constater que le contact avec l'auditoire, l'influence du public est la meilleure source d'inspiration ; il vous vient soudain des idées et des arguments auxquels vous n'aviez pas pensé la veille ou plusieurs jours avant, alors que vous aviez le temps suffisant. Quand vous êtes en contact direct avec l'auditoire, rien n'est artificiel, rien n'est abstrait, c'est alors que les meilleures choses vous viennent, que les mots sont plus persuasifs, plus convaincants. Je suis sûr aussi que si vous parlez à un public spécialisé, de médecins, d'économistes, de professeurs, et que vous vous apparaissez avec un discours écrit, ils pensent qu'on vous l'a rédigé au ministère de la Santé ou dans n'importe quel autre organisme et que vous vous contentez de le répéter. Les experts dans une matière ont du mal à croire que nous autres, les politiques, nous sachions quelque chose. Ils s'étonnent profondément de découvrir qu'un profane connaisse quelque chose de leur spécialité, et ça les flatte même.

Comme vous pouvez le constater; je viens de vous révéler quelques-uns des secrets de mon métier !

MERVYN M. DYMALLY. *Les années passent. Êtes-vous obsédé par la vieillesse, par l'immortalité ?*

FIDEL CASTRO. Écoutez, voilà vingt ans, quinze ans, l'idée que les années passaient et que la vieillesse s'approchait m'inquiétait plus que maintenant. La nature a incontestablement placé chez les personnes des mécanismes d'équilibre et de compensation fabuleux. Plus les années passent et moins je m'inquiète de la mort et moins je m'inquiète de la vieillesse. Curieux, n'est-ce pas ?

Quels facteurs ont pu y contribuer ? Disons que voilà vingt ans, je pensais avoir besoin de temps devant moi pour remplir ma mission, accomplir ma tâche. A mesure que le temps passe, vous avez la sensation qu'une grande partie de cette tâche qui vous incombait dans la vie est d'ores et déjà accomplie et qu'il reste une oeuvre derrière vous. Et alors vous vous angoissez moins pour la santé, pour la vieillesse et pour la mort, parce que vous avez derrière vous une oeuvre accomplie, que l'oeuvre que vous deviez réaliser, vous l'avez faite, que la vocation et les aptitudes que vous pouviez avoir en vous en venant au monde, vous avez pu les épanouir au moment où elles pouvaient avoir une certaine utilité. Et vous vous sentez plus tranquille. Aussi je vous réponds que ni la santé ni la mort ni la vieillesse ne me préoccupe le moins du monde.

La seule pression que vous pouvez sentir, c'est l'idée que vous devez mieux profiter du temps disponible et en faire le plus possible, parce que, s'il vous reste moins de temps, vous devez en tirer mieux parti, d'autant que cela coïncide avec la période de la vie où vous avez le plus d'expérience et où vous pouvez être le plus utile.

JEFFREY ELLIOT. *Avant de commencer cette interview, nous avons eu une longue conversation au cours de laquelle vous nous avez parlé de vos goûts, de vos préférences en matière de lecture. Comme nous ne l'avons pas enregistrée, je voudrais revenir quelques minutes sur ce thème. Quel genre de lecture préférez-vous ?*

FIDEL CASTRO. C'est quelque chose qui a évolué au fil du temps, voire au cours des années. Bien sûr, quand j'étais plus jeune, les oeuvres purement littéraires, les romans par exemple,

m'intéressaient plus que maintenant. Car un bon roman est une lecture agréable, une lecture vraiment récréative, et j'en ai lu beaucoup. Je me souviens parfaitement que pendant les vingt-deux mois que j'ai passés en prison et au cours desquels je combinais ce type de lecture avec d'autres thèmes, je n'avais jamais assez de livres pour lire quinze ou seize heures par jour, bien que l'atmosphère de la prison ne soit pas précisément la meilleure pour savourer le plaisir de la lecture. En tout cas, elle m'aidait beaucoup parce que le temps volait et que j'oubliais que j'étais prisonnier. Je lisais des livres de littérature classique, d'économie, d'histoire, de politique. Tout au long de ma vie, en règle générale, les livres d'histoire m'ont toujours attiré, les biographies aussi, les livres sur la nature, les récits. Par exemple, les livres de Humbolt, avec la description de ses voyages à Cuba et dans d'autres pays du sous-continent, les livres de Darwin sur ses voyages à bord du *Beagle* en Amérique du Sud, dans le Pacifique, dans les îles Galápagos, où il a conçu sa théorie de l'évolution, sont pour moi des livres vraiment impressionnants, tout à fait fascinants.

Ou encore la biographie de Magellan. Tenez, j'ai lu pratiquement toutes les biographies de Stefan Zweig, elles m'attiraient beaucoup ; j'en ai lu aussi pas mal d'Emil Ludwig, bien que celles de Zweig m'aient attiré davantage à cause de leur imagination, de leur capacité de recréer des périodes de l'histoire, la vie, les moeurs et l'ambiance des personnages. J'aime les récits historiques, même s'ils s'entremêlent parfois avec la fiction. Celui de Marco Polo, un volume de plus de huit cents pages, est passionnant par son mélange de fantaisie et de réalité. Ou alors des oeuvres comme les *Vies parallèles* de Plutarque, ou les *Douze César*, de Suétone, et d'autres écrits de l'Antiquité. Tous ces livres d'histoire réelle ou imaginaire m'ont beaucoup intéressé.

Les romans historiques me plaisent généralement, bien que je sache tout ce qu'ils contiennent de fiction, mais ils enrichissent et apprennent.

Les livres qui mêlent l'histoire, la biographie, la nature et la fiction, comme celui qui traite du voyage d'Orellana sur l'Amazone. Des plus récents, je me souviens notamment de *Racines*, de Haley, une reconstitution fantastique de la tragédie humaine de l'esclavage, bien que l'idylle finale ne m'ait pas beaucoup plu, si l'on tient compte des injustices qui ont existé et qui existent encore dans le monde.

Puisque vous m'avez dit que vous vous proposez d'utiliser une partie de cette interview dans *Life*, j'en profite pour vous dire qu'entre les livres sur la nature que j'apprécie beaucoup, il y a ceux qui sont édités par *Life*, ses collections sur les sciences, l'espace, l'atome, l'énergie, le corps humain, les problèmes de la vie, la formation des forêts, le développement des sols et de la vie végétale et animale en Amérique du Nord après les glaciations, les études sur le bassin de l'Amazone, les descriptions de l'Everest et de l'Himalaya, des Indes orientales et d'autres parties du monde. En fait, il n'y a pratiquement pas un seul livre de ces collections que je n'ai lu. Ce qui a attiré mon attention, c'est leur approche scientifique, absolument scientifique, sans concession, de l'évolution géologique de la Terre, de l'évolution de la Vie, des phénomènes naturels, et leur capacité d'exprimer tout cela dans un langage intelligible. Les auteurs ont assurément été bien choisis.

J'aime aussi beaucoup les livres scientifiques, par exemple les livres sur les plantes et les cultures, sur les sols, les lois de révolution naturelle, la biologie, la génétique, l'ingénierie génétique et la biotechnologie, sur la médecine et les recherches scientifiques en général. Ce genre de littérature scientifique m'intéresse aussi beaucoup, ainsi que certains livres sur l'économie, notamment ceux qui expliquent certains phénomènes importants relatifs aux rôles des banques, aux finances internationales, aux ressources minières et aux matières premières, les problèmes des

transnationales, comment elles fonctionnent, comment elles opèrent. Les livres qui traitent de problèmes et de phénomènes contemporains m'intéressent beaucoup. Bien entendu, je m'efforce de lire tout ce qui me tombe sous la main relatif aux problèmes du développement économique du tiers monde.

Actuellement, je lis moins de romans. Bien que les bons romans vous enrichissent et vous apprennent aussi, j'ai tendance à voir le roman comme quelque chose d'essentiellement récréatif à cause du peu de temps dont je dispose ; bien entendu, si l'un ou l'autre présente beaucoup d'intérêt, une valeur spéciale, je le lis. En revanche, les autres oeuvres que j'ai mentionnées avant, outre l'intérêt intrinsèque que j'éprouve pour elles, m'apportent des connaissances et des informations sur des questions très importantes avec lesquelles je suis constamment en rapport.

J'ai lu beaucoup de mémoires, depuis ceux de Churchill, qui sont volumineux et intéressants, qui contiennent beaucoup de renseignements historiques, jusqu'à ceux de de Gaulle, qui traduisent la pensée, le style et les idées d'une personnalité marquante de notre époque. J'ai lu aussi une foule de livres sur la dernière guerre mondiale et sur les principaux événements de cette étape ; j'ai lu presque tous les livres parus sur les différentes actions militaires qui se sont déroulées, rédigés aussi bien par les Occidentaux que par des militaires et des écrivains soviétiques. Ces livres, je les ai pratiquement tous lus, les mémoires, les récits, surtout des hauts faits militaires. C'est un genre de littérature qui m'a toujours beaucoup intéressé.

Inutile de vous dire que j'ai été un lecteur assidu du *Manifeste communiste* et des oeuvres classiques de Marx, d'Engels et de Lénine. J'ai beaucoup lu sur la révolution d'Octobre et sur ce processus historique. J'ai été aussi autrefois un lecteur vorace de tout ce qu'on avait écrit sur la Révolution française. Je crois que ces livres ont exercé sur moi les mêmes effets que les livres de chevalerie sur l'hidalgo Alonso Quijano.

Je ne vous ai pas parlé de Cuba, mais vous devez supposer que je ne manque pas de lire toute la littérature publiée sur notre histoire et sur nos guerres d'Indépendance.

MERVYIN M. DYMALLY. *Lisez-vous en anglais ?*

FIDEL CASTRO. Je peux lire en anglais, surtout les livres de type technique ou politique. Un roman, dont le vocabulaire est déjà plus riche, plus varié, avec beaucoup de subtilités et de nuances, je ne le lis pas en anglais. De toute façon, je préfère lire en espagnol, quel que soit le livre.

Je ne vous ai pas parlé de la littérature russe. Des oeuvres comme celles de Choukhov, qui décrivent les premières années de la révolution bolchevique, les problèmes avec les paysans, avec les Cosaques, m'ont toujours beaucoup intéressé. De l'étape antérieure, quand j'étais en prison, j'ai lu bien sûr tous les romans de Dostoïevski et d'autres auteurs russes. Des années plus tard, j'ai lu *Guerre et Paix* de Tolstoï, qui est à mon avis l'une des oeuvres littéraires les plus fabuleuses qu'on ait jamais écrites, par la manière dont elle reconstruit l'histoire, les moeurs, par ses dialogues, par son contenu moral, philosophique et humain. J'éprouve un sentiment de véritable gratitude pour ce genre de littérature.

Quand j'étais étudiant, j'ai dévoré avec beaucoup d'avidité et de plaisir *Les Misérables* de Victor Hugo, et, mis au secret en prison, les tomes apaisants et inspirés de *Jean-Christophe*, de Romain

Rolland. Un bon nombre de classiques sont passés entre mes mains au cours des années hasardeuses de ma vie.

Je retourne même de temps à autre aux origines de la langue espagnole, et je relis *Don Quichotte*, de Cervantès, qui est aussi l'une des oeuvres les plus extraordinaires qu'on ait écrites. N'était les longues narrations qu'il introduit et qui le rendent parfois un peu ennuyeux, ce serait un livre dont j'aimerais lire des extraits tous les jours.

J'ai lu aussi toutes les oeuvres d'Hemingway, certaines plusieurs fois, et je regrette vraiment qu'il n'ait pas écrit davantage. J'ai lu aussi presque tous les romans de García Márquez, ses nouvelles, ses récits et ses reportages. Comme nous sommes amis, je me réserve les éloges.

Mais, ces derniers temps, ces dernières années, presque tous les livres qui occupent mon temps sont essentiellement de caractère technique, scientifique, économique, politique, dont certains de la plume de journalistes qui possèdent vraiment beaucoup de talent et de capacité pour divulguer intelligemment des problèmes complexes. Et, bien sûr, il paraît constamment de nouveaux livres, des mémoires de personnages contemporains et des oeuvres littéraires présentant un intérêt spécial pour telle ou telle raison.

Je dirais que ma grande angoisse, c'est l'énorme quantité d'oeuvres intéressantes qu'on publie tous les ans, et la contradiction entre l'envie de les lire toutes et le peu de temps disponible, qui fait qu'on ne peut en lire que très peu.

MERVYN M. DYMALLY. *Quels sont les journaux et les revues que vous lisez tous les jours ou régulièrement ?*

FIDEL CASTRO. Je vous réponds rapidement. Les deux journaux cubains que je lis le plus sont *Granma* et *Juventud Rebelde*.

Comme je vous l'expliquais, je reçois tous les jours un volume assez imposant de dépêches internationales de toutes les agences européennes, nord-américaines, socialistes, et de l'agence cubaine. Ça peut se monter à deux cents dépêches. Le lundi, il y en a un peu moins, parce que le dimanche, il ne se passe généralement pas grand-chose, les hommes politiques et les journalistes sont en congé. Elles commencent à être volumineuses le mardi en milieu de semaine ; en fin de semaine, la quantité d'informations est énorme, ce sont des dépêches complètes, pas une synthèse. Les synthèses sont toujours très pauvres, cette méthode ne me plaît pas, et je préfère l'index, qui me permet de sélectionner moi-même les dépêches qui m'intéressent les plus. Les thèmes économiques, bien entendu, je les lis toujours; ce que dit la Banque mondiale, le Fonds monétaire, les autres organisations économiques; je lis aussi dans leur totalité les dépêches sur des thèmes scientifiques, médicaux; toutes les nouvelles relatives à Cuba, les nouvelles importantes en provenance des Etats-Unis, et sur les principaux problèmes d'intérêt dans le monde entier. Les nouvelles sont réparties par régions, et je choisis moi-même par l'index les dépêches qui m'intéressent.

Beaucoup n'ont pas d'importance, mais les dépêches qui m'intéressent, je les lis entières. Je crois donc avoir une idée, pas d'une seule source, mais de toutes les sources possibles, assez actualisée de tous les problèmes de différent type qui surviennent dans le monde, que ce soit la famine en

Afrique, les problèmes d'Amérique centrale, la dette extérieure latino-américaine, les grèves en Bolivie, ou que ce soit les discussions au Congrès des Etats-Unis.

J'ai appris justement ce matin que le Congrès avait voté le budget des MX à une majorité de six voix. Les interviews de presse de Reagan, les déclarations de Shultz, ce qu'on dit en Chine, ce qu'on a dit en U.R.S.S., ce qu'on a dit à Genève, ce que dit chacun sur la foule de questions sur le tapis, outre les catastrophes, les tremblements de terre, les éruptions de volcans, les problèmes écologiques, la situation politique en Espagne, en France, dans les pays socialistes, bref, j'ai pas mal d'information. Autrement dit, ma source d'information principale, ce sont les dépêches internationales.

Pour les problèmes de Cuba, il y a les journaux : le sport, les activités des organisations de masse, les activités économiques, voilà les points que je lis davantage dans nos journaux. *Juventud Rebelde* me semble plus spontané, parce que celui du parti est plus limité par les communiqués, les nouvelles, toute une série de choses, trop de documents qu'il faut parfois publier par obligation ou par protocole.

Quand on reçoit une délégation, par exemple, la règle est de publier dans le journal qu'elle a été reçue ; on publie parfois jusqu'à quatre nouvelles de ce genre en un jour et j'apprends le lendemain matin que j'ai reçu trois délégations la veille. Heureusement que la plupart des personnes que je reçois n'entrent pas dans le cadre du protocole ! Et tout ceci prend de l'espace dans le journal.

La télévision, malheureusement, je ne peux pas la voir très souvent ; quant à la radio, je ne l'écoute quasiment pas, pour une question d'horaires et faute de temps. Parfois, quand il y a une émission très intéressante à la télévision, ou une rencontre sportive que je ne peux pas voir, je demande qu'on l'enregistre pour la voir ensuite. Mais ce n'est qu'en été, quand je prends de très courtes vacances, que je regarde la télévision, ou alors les grandes compétitions sportives, les jeux olympiques auxquelles participe Cuba, des compétitions de ce genre que je suis toujours avec beaucoup d'intérêt.

J'ai aussi à ma disposition les sources d'informations normales, comme les bulletins du parti sur différents thèmes; le ministère de l'Intérieur rédige aussi des informations, les services de renseignements aussi. De fait, j'ai l'habitude de lire tous les jours certaines informations de différentes provenances, parce qu'elles sont brèves, faciles à lire, nécessaires.

A part ça, un grand nombre de dépêches qu'envoient nos ambassades, et une grande masse de documents du monde entier que le *compañero* Chomy me collectionne tous les jours et dont il me fait cadeau le soir quand je vais dormir, que je ne lis pas toujours en vingt-quatre heures et qui s'accumulent parfois. C'est ainsi que j'apprends que Dimally arrive, j'apprends les contacts de notre section d'intérêts à Washington et d'autres thèmes. On voit aussi arriver de Cuba les nouvelles les plus invraisemblables et les plus diverses, que telle famille a écrit au sujet de tel ou tel problème, les questions les plus importantes soulevées par des parents de vieux guérilleros qui s'intéressent pour quelque chose ou pour une autre famille cubaine. Chomy sélectionne ces nouvelles et me les remet.

Je suis assez au courant de tout ce qui se passe dans le pays et à l'étranger. S'il se passe quelque chose dans une plantation de canne à sucre, s'il y a des difficultés dans telle usine, s'il y a des

problèmes avec une production donnée, tout ce qui touche l'économie, vous pouvez être sûrs et certains que j'aurais le malheur de l'apprendre (*rires*), parce qu'il y a un rapport sur chaque chose intéressante, quelque chose en Oriente, ou telle difficulté dans telle école... Beaucoup de gens rédigent des documents, des rapports. Parfois, bien entendu, on me fait une liste avec des résumés de toutes ces choses-là, et je peux être au courant de ce qui se passe, pour me sentir plus ou moins heureux. Je les reçois tous les jours.

JEFFREY ELLIOT. *Vous avez parlé de Don Quichotte. Y a-t-il quelque chose dans le personnage de Don Quichotte avec laquelle vous vous identifiez spécialement ?*

FIDEL CASTRO. Je crois que ce qui ressemble le plus à Don Quichotte, c'est un révolutionnaire, surtout pour cette soif de justice, cet esprit de chevalier errant, cette volonté de redresser des torts partout, de lutter contre des géants.

On dit que Cervantès a écrit Don Quichotte dans le but de ridiculiser les romans de chevalerie. Il l'a fait, je crois, d'une façon très ingénieuse, ou comme un bon prétexte, mais je pense en fait qu'il s'agit d'une des exaltations les plus merveilleuses de l'idéalisme et des rêves des hommes, et que son intérêt vient surtout des deux personnages : Sancho qui a les pieds sur terre, qui voit tous les problèmes et qui donne des conseils, un modèle de prudence, qui n'oublie aucun détail quotidien, et l'autre qui n'arrête pas de rêver à une cause noble à défendre.

Je crois qu'un révolutionnaire pourrait s'identifier à Don Quichotte, pourquoi pas ? Ne dit-on pas très souvent d'un révolutionnaire que c'est un Don Quichotte ? Les folies de Don Quichotte et les folies des révolutionnaires se ressemblent. En esprit, ils se ressemblent (*rires*). Je crois que c'est tout à l'honneur d'un révolutionnaire d'être comparé à Don Quichotte. J'aime beaucoup ce personnage. Je suis sûr qu'il n'aurait pas hésité à affronter le géant du Nord.

MERVIN M. DYMALLY. *Quels sont vos goûts dans le domaine de la musique, de l'art, du théâtre, de la culture en général ?*

FIDEL CASTRO. J'aime beaucoup la musique pour me distraire, pour me relaxer, je me réfère en général à la musique classique ; j'aime aussi la musique folklorique latino-américaine et espagnole, la chanson politique, certaines chansons romantiques, ainsi que les hymnes et les marches. Je peux aimer toute sorte de musique à condition qu'elle ne soit pas trop stridente ou monotone.

J'ai peu de possibilités d'aller au théâtre. Certaines pièces de théâtre m'ont intéressé, surtout celles qui portent sur des questions de notre pays, sur la vie des paysans, la lutte révolutionnaire, la contre-révolution, les conflits, les contradictions et les problèmes qu'engendre une révolution.

Qu'est-ce qui se passe avec le théâtre ? Que les nouveaux médias, le cinéma, la télévision ont peu à peu réduit en fait l'audience du théâtre. Dans notre pays, nous avons de bonnes troupes, et j'ai proposé d'utiliser davantage la télévision pour montrer au public les pièces de théâtre. Prenez, par exemple, une bonne pièce jouée par une troupe magnifique dans un bon théâtre. Combien de gens la voient ? Mille en une soirée, ou bien 20 000 ou 30 000 en un mois ; avec la télévision, six millions de personnes peuvent la voir d'un coup. Il me semble qu'il faut surmonter certaines contradictions qui se sont développées et combiner ces médias.

Tenez, il y a dix ans, nous avons mis au point un programme de construction de salles de cinéma dans tout le pays, mais la télévision a tellement d'impact qu'il commence maintenant à y en avoir de trop. Nous avons dû nous poser la question de savoir que faire des cinémas, quelles autres activités culturelles y réaliser, comment faire de chaque cinéma un endroit social, où le film ne soit qu'une partie des manifestations culturelles. La télévision a éliminé d'autres spectacles, pas seulement le théâtre, mais aussi le cinéma. Au sein du parti, nous allons bientôt analyser à fond les problèmes culturels.

Il y a dans le pays plus de cinquante écoles d'art et un institut supérieur des beaux-arts. Je crois que nous avons avancé sur ce terrain. Le Ballet national de Cuba se trouve certainement parmi les premiers au monde, et un autre ballet d'une grande qualité a été créé à Camagüey. Je crois que les arts plastiques se développent bien. Une biennale d'arts plastiques latino-américains a eu lieu récemment et un grand nombre de jeunes artistes cubains y ont participé.

Je m'efforce d'impulser ces activités, mais je n'ai pas eu beaucoup de temps à consacrer au théâtre et à la musique. Un festival de ballet a lieu tous les ans, et j'assiste généralement à la clôture à laquelle participent les meilleures compagnies et les meilleurs artistes.

J'ai assez de contacts directs ou indirects avec ces groupes artistiques et je les soutiens du mieux possible. Mais j'ai en fait peu de possibilités d'assister à ces spectacles.

MERVYIN M. DYMALLY. *J'ai encore trois ou quatre petites questions à vous poser dans cette partie. La fameuse barbe de Fidel Castro et son uniforme sont devenus un symbole dans le mouvement révolutionnaire. Êtes-vous conscient de l'influence que vous exercez sur la façon de s'habiller des gens dans le monde ?*

FIDEL CASTRO. Vous m'avez déjà fait cette remarque l'autre jour, et je vous ai déjà expliqué l'origine de la barbe : tout simplement, le manque de lames de rasoir pendant la guérilla. La barbe et les cheveux de tout le monde ont commencé à pousser et sont devenus tout d'abord un moyen d'identification, la carte d'identité des guérilleros, puis un symbole. Au début, cela a exercé beaucoup d'influence, et je vois un grand nombre de personnes provenant de différents pays qui portent la barbe, mais je ne sais pas si ça se doit encore à l'influence de la révolution cubaine. Quand vous m'avez parlé de ces uniformes, je vous ai répondu qu'à mon avis, les Chinois qui ont fait une révolution avant nous ont peut-être exercé plus d'influence que nous sur cette façon de s'habiller. Il n'y a pas de raisons de penser que nous sommes les seuls responsables des barbes, des cheveux longs et d'une manière de s'habiller simplement.

MERVYIN M. DYMALLY. *De toute évidence, on ne vit pas éternellement...*

FIDEL CASTRO. Vous me l'avez rappelé plus d'une fois cette nuit : la vieillesse, les années, la mort (*rires*). Eh bien, que voulez-vous savoir, maintenant ?

MERVYIN M. DYMALLY. *Quels sont vos plans, si tant est vous en avez, au sujet d'une éventuelle succession ?*

FIDEL CASTRO. Des plans pour mourir, je n'en ai aucun, évidemment !

MERVYIN M. DYMALLY. *Et en vue d'un successeur ?*

FIDEL CASTRO. Des prévisions, seulement. Dès le début de la révolution, dès la première année, et surtout quand je me suis rendu compte que la C.I.A. avait l'intention d'abrégier mon existence, et en prévision de cette possibilité, de ce risque réel – parce que vous ne risquez pas de mourir seulement d'un plan de la C.I.A., mais aussi d'un accident, voire d'une maladie soudaine, de n'importe quoi – j'ai parlé de désigner au préalable un autre *compañero*, en l'occurrence Raúl Castro, aujourd'hui deuxième secrétaire du parti, qui assumerait immédiatement la direction. A mon avis, le *compañero* choisi est le plus capable par son expérience et ses mérites révolutionnaires : il a eu une participation marquante à l'attaque de la Moncada, il a été avec moi en prison, en exil, durant l'expédition du *Granma* et dans les montagnes. C'est lui qui a dirigé les quatre hommes armés qui m'ont rejoint, ce qui a permis de réunir les sept premières armes et de former le groupe d'environ douze hommes qui a repris la lutte ; c'est lui qui a dirigé la première colonne à sortir de la Sierra Maestra pour former le II^e front oriental Frank-País, et c'est lui qui a le plus d'autorité, d'expériences et de mérites pour occuper ma place. Je crois que si cela arrivait, il faudrait chercher immédiatement un autre substitut.

Je pense que les cadres appelés à assumer des responsabilités ne peuvent pas s'improviser et qu'ils doivent être sélectionnés parmi les plus capables ; je crois que c'est là une des tâches fondamentales du parti. Il doit y en avoir un, deux, voire trois, pour qu'il n'y ait pas de solution de continuité à la tête de la révolution. Et ces gens-là doivent avoir beaucoup d'autorité et de prestige devant le peuple, et une capacité à toute épreuve.

Tenez, je vais vous dire une chose. Je connais les révolutionnaires. Beaucoup de *compañeros*, de vieux guérilleros, occupent des postes de responsabilité importantes, mais certains aussi sont encore très rebelles : ils obéissent aux ordres d'un ou deux vieux chefs guérilleros, en général de deux, mais ils n'acceptent pas facilement qu'un autre leur fasse une critique ou leur donne des instructions. Cela, évidemment, chez les plus vieux cadres de la révolution, car les nouveaux ont d'autres idées en matière de discipline.

Au Comité central, au parti, je n'arrête pas de le dire. S'il est vrai que les fondateurs – peu importe le titre qu'on leur donne – d'une révolution, ceux qui ont lancé une révolution, ont beaucoup d'autorité, leur propre autorité, découlant du fait qu'ils ont participé dès le début, ont beaucoup de prestige, ce prestige dont jouissent toujours les précurseurs, ceux qui ont participé à la lutte tout du long, il n'en reste pas moins que des dizaines de milliers de cadres bien préparés ont surgi au cours de ces années, et même mieux préparés que nous du point de vue technique, mieux formés politiquement, théoriquement, plus disciplinés. Et s'il y avait avant une ou deux personnes ou un petit groupe très méritant parmi des milliers ou des dizaines de milliers de cadres, il en sera autrement à l'avenir parce qu'il existe des dizaines de milliers de nouveaux cadres méritants, qui ont travaillé au sein de la révolution tout au long de ces années, des gens qui ont accompli des missions internationalistes, civiles ou militaires, qui ont gagné beaucoup de mérites dans la révolution, des dizaines de milliers qui ont plus ou moins les mêmes mérites.

A l'avenir, aucun dirigeant n'aura logiquement d'autorité en soi, parce qu'il aura été des fondateurs de cette révolution. Par conséquent, il n'y a qu'une solution à cela – et je me situe d'ici à vingt ans, peut-être même avant, cela dépendra du temps que vivront les vieux fondateurs de la révolution et qu'ils seront capables physiquement et mentalement de diriger le pays, n'est-ce pas ? – ce sera l'institution, le parti qui devra décerner cette autorité aux futurs dirigeants, outre leurs capacités et leurs mérites révolutionnaires analogues à ceux de beaucoup d'autres, parce que, s'il faut choisir un dirigeant parmi des centaines d'autres avec autant de capacités, de mérites,

d'histoire, seul le parti peut décerner à ce dirigeant la grande autorité dont il a besoin, vous comprenez ? J'insiste beaucoup sur ce principe-là. A la dernière réunion du Comité central, j'ai parlé de cette question et du fait que cette autorité, seul le parti peut l'accorder.

Ce sont là des réflexions que je me fais, sur ces problèmes, sur la vigilance que chaque révolutionnaire doit exercer constamment sur lui-même, sur l'humilité, sur la modestie, sur l'importance de ne jamais se laisser entraîner par la vanité du pouvoir. J'insiste beaucoup là-dessus, car je crois que c'est la seule façon d'assurer la qualité, l'unité de la direction, et que seules les institutions peuvent résoudre ce problème.

Je fais mon possible, compte tenu de la grande demande et du grand besoin de cadres émérites au sein de l'État et du parti, pour sélectionner des *compañeros* éminents des organisations de jeunes et les faire travailler à mes côtés dans mon équipe de collaborateurs qui visitent constamment des usines, des entreprises agricoles, des écoles, des hôpitaux et d'autres centres de production ou de services et qui savent ce que pensent les travailleurs et les administrateurs, qui coordonnent des activités inter-organismes et qui aident à régler des difficultés. Ils acquièrent une grande information et une connaissance globale des problèmes. Ils peuvent aussi bien visiter une sucrerie qu'entrer en contact avec des universités, des centres de recherche, des groupes artistiques, des troupes de théâtre, ou l'Orchestre symphonique national, ou le Ballet National, ou le Théâtre lyrique ou l'Ensemble de danse national. Pour une raison ou pour une autre, ces collaborateurs visitent chaque année presque toutes les usines et tous les centres de production et de services du pays, pour analyser la marche des plans économiques, des campagnes d'économie d'énergie, de matières premières, la qualité des services.

Ils sont en tout une vingtaine, entre hommes et femmes, dont certains sont techniciens, ingénieurs et autres spécialistes. Ils prêtent un service très utile dans ces activités-là et acquièrent en même temps une expérience très enrichissante.

Parfois, par besoin, l'État ou le parti me réclame certains de ces cadres. Quand il ne me reste pas d'autres solutions que de les céder, je m'efforce de les remplacer par d'autres, disons un ingénieur émérite ou un autre spécialiste qui travaille à la base, ou un cadre notable de l'Union des jeunes communistes, du parti ou des organisations de masse. Et je leur demande des capacités, de la passion pour le travail, de l'enthousiasme, de l'intégrité et de la modestie.

Il existe dans notre pays un système rigoureux de promotion et de formation des cadres au sein du parti, de l'Union des jeunes communistes et des organisations de masse. Je pense qu'il faut nourrir constamment le parti et l'État de jeunes gens, et nous avons pour cela une pépinière énorme, un potentiel humain fabuleux. Ce serait vraiment faire preuve de myopie que de ne pas accorder une attention particulière à ces problèmes, et je crois que dans ce cas, nous n'avons pas et nous n'aurons pas de difficultés à donner une continuité à la politique de la révolution.

JEFFREY ELLIOT. Je vais vous poser la dernière question de cette séance. Supposons que vous deviez abandonner le pouvoir demain. A votre avis, qu'en penserait le peuple cubain, et qu'aimeriez-vous que le peuple cubain pense de ce que vous avez fait pendant toutes ces années en sa faveur ?

FIDEL CASTRO. Au moins, cette fois-ci, je ne suis pas mort, pas vrai ?

JEFFREY ELLIOT. Non, non. En d'autres termes, quel héritage aimeriez-vous léguer, comment aimeriez-vous qu'on interprète ce que vous avez fait pendant ces années ?

FIDEL CASTRO. Écoutez, si je me démettais demain de mes fonctions, je devrais tout d'abord avoir une raison vraiment convaincante pour que la population le comprenne, le trouve logique, naturel et justifié, car je ne pourrais pas dire : « Je renonce à ce travail, parce que j'en ai assez ou parce que je veux me consacrer à la vie privée. » Ce serait difficile à expliquer et que les gens le comprennent, car on éduque le peuple dans l'idée qu'il faut faire le maximum, qu'il faut donner la priorité absolue aux obligations révolutionnaires.

Si je disais par exemple que je veux me retirer, que je veux me mettre à écrire, ou quelque chose de ce genre, sans avoir une raison solide, explicable, convaincante, alors, il est très probable que le peuple ne le comprendrait pas, les effets en seraient négatifs, et que ce serait même un mauvais exemple, car si vous inculquez aux gens qu'il faut faire le maximum, souffrir au maximum le cas échéant, sacrifier tout intérêt personnel, et que vous fassiez exactement le contraire, les gens ne le comprendraient pas, ce serait un peu décevant pour le peuple.

Eh bien, d'accord, supposons que ma démission soit justifiée. Si elle était explicable, alors tout le monde le comprendrait parfaitement et serait convaincu, je crois, que celui qui occuperait ce poste s'en acquitterait parfaitement, cela n'entraînerait aucun bouleversement pour la révolution. Les gens seraient peut-être un peu tristes, mais s'adapteraient parfaitement.

Même si je peux être encore utile et contribuer encore à la révolution – il se peut que certaines choses aient besoin d'encre un peu de temps pour mûrir – je suis absolument convaincu que le peuple tiendrait en très grande estime le rôle que j'ai joué et les efforts que j'ai consentis dans la révolution, sans vouloir prétendre que tout ait marché à la perfection, sans erreur, tant s'en faut; mais je suis absolument sûr que la population tiendrait mes services en très grande estime. De ça, je n'ai pas le moindre doute.